3 E e

LA PUCELLE D'ORLÉANS,

POËME,

DIVISÉ EN VINGT-UN CHANTS,

AVEC

LES NOTES DE M. DE MORZA.

TOME SECOND.

Nouvelle édition, corrigée, augmentée d'un Chant entier, & de plusieurs morceaux répandus dans le corps de l'ouvrage, avec les Variantes que l'on a jointes à la fin de chaque Chant.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVIII.

30

MVSEVM
BRITAN
NICVM

LA PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT ONZIÉME.

Les Anglais violent le Couvent : combat de Saint Georges, Patron d'Angleterre, contre Saint Denis, Patron de la France.

Je vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.
Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil :
Près du Couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de Malandrins Anglais
Avait battu cet eſcadron Français.

Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine,
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, Paſteur de ces Cantons,
Leur dit : Meſſieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce Moûtier.
Lors les Anglais ſe mirent à crier :
Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis ; la cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des Servantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah ! Sœur Agnès, Sœur Maton, Sœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux Cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint Autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,

Que vous criez à votre Epoux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes Autels,
Tendres troupeaux, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.
Je ſais qu'il eſt des Lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des Nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole;
Laiſſons-les dire : hélas! mes cheres Sœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort déteſtable & farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant,
Semble donner la mort en careſſant;
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des Anges!
Déja le crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote & ſi ſage,

Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après Sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait Sœur Beſogne
Se débattant contre Bard & Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre ſort, objet charmant & doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilége,
Hardi vainqueur, vous preſſe, & vous aſſiége ;
Et les ſoldats ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.
Le juſte Ciel en ſes décrets ſéveres,
Met quelquefois un terme à nos miſeres.
Car dans le temps que Meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des Cieux le Patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier Saint George ennemi des Français.
Du Paradis il vint en diligence :
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.

Il s'en alla vers le Dieu du myſtère (a
Dieu ſage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole & ne va que de nuit.
Il favoriſe [& certes c'eſt dommage]
Force fripons; mais il conduit le ſage;
Il eſt ſans ceſſe à l'Egliſe, à la Cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis, puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidele
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui ſur le dos de ſon gros Muletier
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe avanture
Lui fît enfin retrouver ſon Armure.
Tout de plus loin que Saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon Patron lui dit:
O ma Pucelle, ô vierge deſtinée
A protéger les filles & les Rois,
Viens ſecourir la pudeur aux abois;
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens; que ce bras vengeur des Fleurs-de-Lys,
Soit le ſauveur de mes tendrons bénis:
Vois ce Couvent; le temps preſſe, on viole:
Viens ma Pucelle. Il dit, & Jeanne y vole;
Le cher Patron lui ſervant d'Écuyer,
A coups de fouet hâtait le Muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infâmes,
Qui tourmentaient ces vénérables Dames.
Jeanne était nue ; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite : il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colere.
Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Cessez, cruels, cessez, troupe profane ;
O violeurs! craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, sur leurs Nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du Maître & des servantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu ; de Denis assistée,
Le fer en main vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,

Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,
Et moiſſonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé ſur ſa Nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon deſir,
Allait au Diable en mourant de plaiſir.
Iſâc Warton, dont la lubrique rage
Avait preſſé ſon déteſtable ouvrage,
Ce dur Warton fut le ſeul Ecuyer,
Qui de ſa Nonne oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure.
Attendit Jeanne & changea de poſture.
O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon Saint Denis, témoins de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla ;
Mon cher Denis ! mon Saint, que vois-je là ?
Mon corſelet, mon armure céleſte,
Ce beau préſent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cet armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Iſâc Warton, Ecuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos. [1
O Jeanne d'Arc, ô fleur des Héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand Roi ſi long-temps outragé,

Pour la pudeur de cent Bénédictines,
Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'uné aigrette ombragé.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins péſans & moins prompts,
En préparant au Maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.
Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune & fringuante brunette.
La voyant nue il ſentit des remords:
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps. [2
Il ſe défend, & combat en arriere,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerriere.
Saint George alors au ſein du Paradis
Ne voyant plus ſon confrere Denis,
Se douta bien que le Saint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte Palais.
Sans balancer auſſi-tôt il demande
Son beau cheval, connu dans la Légende.

Le cheval vint ; George le bien monté, [b
La lance au poing, & le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace,
Que des humains veut meſurer l'audace ;
Ces Cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux, [c
Dans un amas de ſubtile pouſſiere,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guere ;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer ſans bouſſole & ſans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où Saint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comete en ſa longue carriere
Etinceler d'une horrible lumiere.
On voit ſa queue, & le peuple frémit ;
Le Pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout de plus loin que Saint George apperçut
Monſieur Denis, de colere il s'émut ;
Et brandiſſant ſa lance meurtriere,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère: [d
Denis, Denis ! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre,

Pour égorger mes Héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne & ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France?
Ton triſte chef branlant ſur ton col tors
S'eſt déja vu ſéparé de ton corps.
Je veux t'oter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des Badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaiſer ta tête.
Le bon Denis levant les mains aux Cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux:
O grand Saint George, ô mon puiſſant confrere,
Veux-tu toujours écouter ta colere?
Depuis le temps que nous ſommes au Ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchaſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux Nations,
Nous décrier par nos diviſions?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle?
Juſques à quand les Saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en Paradis?

O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le Ciel un jour à ſon tour en colere
Se laſſera de vos façons de faire :
Ce Ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux Saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu, laiſſe-moi
Sauver la France, & ſecourir mon Roi.
A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage :
Et des Badauts contemplant le Patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidele, (3
Son âne aîlé, ſa joie & ſon ſecours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainſi parlant le bon Denis oublie,
Que jamais Saint n'a pu perdre la vie.
Le beau griſon revenait d'Italie
En ce moment ; & moi conteur ſuccint,
J'ai déja dit ce qui fit qu'il revint.
A ſon Denis dos & ſelle il préſente.
Notre Patron ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un Anglais trépaſſé.

Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef :
Tous ſont parés : Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval & ſur le Cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier :
Les fers croiſés, & de taille & de pointe
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole [e], & l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.
Tous deux tenaient la victoire en ſuſ-
pens, (4
Quand de ſa voix terrible & diſcordante
L'âne entonna ſon octave écorchante.
Le Ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémiſſant répête cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leſte
Fait une feinte, & d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand Saint d'Albion (f.
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.
George ſans nez, mais non pas ſans
courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage ;
Et jurant Dieu ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.

A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors. & des arches du Ciel
On vit ſortir l'Archange Gabriel,
Qui ſoutenu ſur ſes brillantes aîles,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moyſe,
Quand dans la mer ſuſpendue & ſoumiſe,
Il engloutit les peuples & les Rois.
Que vois-je ici? cria-t-il en colere,
Deux Saints Patrons, deux enfans de lumiere,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions, & le fer, & les flammes;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſieres ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le Ciel nourrit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grace & la miſéricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde!
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels Rois
En étourdis embraſſer la quérelle?

Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je; & vous, Monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis;
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.
Denis ſoudain va d'une main ſoumiſe
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil *Oremus*,
Tout ſe rajuſte; & chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.
Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida;
Et nul veſtige aux deux Saints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abattue;
Tant les Saints ont la chair ferme & dodue.
Puis Gabriel d'un ton de préſident,
Ça, qu'on s'embraſſe; il dit, & dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel & ſans colere,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le payrait.
Le bel Archange, après cet embraſſade,
Prend mes deux Saints; & d'un air gracieux,
A ſes côtés les fait voguer aux Cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.
Peu de Lecteurs croiront ce grand combat;

Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les Dieux armés, de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'Anges ailés toute une légion [8
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cens mon-
tages,
Et qui pis eſt, avoir du gros canon ? [5
Or, ſi jadis Michel & le Démon
Se ſont battus, Meſſieurs Denis & George
Pouvaient ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer & ſe couper la gorge.
Mais dans le Ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon Roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnés, la cherchait, & pleurait.
Et cependant, Jeanne la foudroyante,
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le Couvent ;
Warton chancele ; & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie :
Il tombe & meurt en reniant les Saints.
Le vieux troupeau des antiques Nonnains
Voyant aux pieds de l'Amazone auguſte
Le Chevalier ſanglant & trébuché,
Diſant *Avé*, s'écriaient : il eſt juſte

Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie,
A ſuccombé ſous le Vainqueur impie,
Pleurait le traître, en rendant grace au Ciel;
Et meſurant des yeux le Criminel
Elle diſait d'une voix charitable :
Hélas, hélas ! nul ne fut plus coupable.

FIN du onzieme Chant.

VARIANTES DU ONZIEME CHANT.

Page 9, Vers 29.

Prit cette armure, & s'en couvrit le dos :
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre *Warton* combattit pour icelle.
O Jeanne d'Arc, &c.

Page 10, vers 17.

Sa main trembla de bleſſer ce beau corps :
Il laiſſa choir ſoudain ſon cimeterre :
Et de la belle admirant les tréſors,
Il recula quatre pas en arriere.
Saint *George* alors, &c.

Page 13, vers 18.

A haute voix ſon âne ſi fidele,
Son âne aîlé, ſa joie & ſon ſecours.
Viens, criait-il, viens protéger mes jours,
Contre un méchant viens défendre ma vie.
L'animal Saint revenait d'*Italie*
En ce moment : & moi, conteur ſuccint,
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.
A ſon *Denis*, &c.

Page 14, Vers 14.

Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens,
Paul pour *Denis* gageait contre *Vincent*,
Quand de ſa voix, &c.

Page 17, vers 8.

Et qui pis eſt, avoir du gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, ſous les noms de *Denis* & de *George*.
Vous a dépeint les peuples d'*Albion*
Et les *Français* qui ſe coupaient la gorge.
Mais dans le Ciel, &c.

NOTES DU ONZIEME CHANT.

a] *On ne connaît point dans l'antiquité le Dieu du myſtere ; c'eſt ſans doute une invention de notre Auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les Gentils, au rapport de Pauſanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, &c. mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ici.*

b] *Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours S. George ſur un beau cheval, & de-là vient le proverbe,* monté comme un Saint George.

c) *Alluſion aux tourbillons de Deſcartes & à ſa matiere ſubtile, imaginations ridicules, & qui ont eu ſi long-temps la vogue. On ne ſait pourquoi l'Auteur applique auſſi l'épithete de* rêveur *à Newton, qui a prouvé le vuide ; c'eſt apparemment parce que Newton ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation ; au reſte il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.*

d) *Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'Homere. Minerve dit à Mars ce que le ſage Denis dit ici au fier George :* O Mars, ô Mars, Dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.

e) *Auréole*, à Lauro, à Laureola, *c'eſt la couronne de rayons que les Saints ont toujours ſur la tête. S. Bernard dit que cette conronne eſt d'or pour les Vierges.* Coronam quam noſtri majores Aureolam vocant, credo idcirco nominatam.

f] *Toujours imitation d'Homere, qui fait bleſſer Mars lui-même.*

g] *Milton, au cinquieme Chant du* Paradis perdu, *aſſure qu'une partie des Anges fit de la poudre & des canons, & renverſa par terre dans le Ciel des légions d'Anges; que ceux-ci prirent dans le Ciel des centaines de montagnes, les chargerent ſur leur dos, avec les forêts plantées ſur ces montagnes & les fleuves qui en coulaient; & qu'ils jeterent fleuves, montagnes & forêts ſur l'artillerie ennemie. C'eſt un des morceaux des plus vraiſemblables de ce Poëme.*

CHANT XII.

Monroſe tue l'Aumônier. Charles retrouve Agnès qui ſe conſolait avec Monroſe dans le Château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiſſer la morale,
De conter net, de fuir les longs diſcours.
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours?
Il eſt bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ſes flammes;
Or, dites-moi: quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent,
Egalement vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervalles;

Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, & dreſſant ſes oreilles,
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un temps
De vos bontés vos deux jeunes Amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli Couvent,
Si pollué, ſi triſte & ſi ſanglant,
Où le matin vingt Nonnes affligées
Par l'Amazonne ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles (*a*);
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cens jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux Baron ſurnommé de Cutendre,
Était Seigneur de cet heureux logis.
En ſûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux Seigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avait fait l'aſyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout Voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou Prince, ou Moine, ou Nonne, ou Turc, ou Prêtre,

Y recevaient un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux-à-deux ;
Car tout Baron a quelque fantaiſie :
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre ;
Il ſoupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fiere Jeanne ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle & douce Agnès.
Cet Aumônier qui la ſuivait de près,
Cet Aumônier ardent, inſatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflammé de ſa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'Aumônier raviſſeur
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit, lorſqu'il tenait ſa proie ;
Il ſonne, il crie ; on vient ; on apperçut
Qu'il était ſeul ; & ſoudain il parut

Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du Maître,
Qui jurait Dieu? ce fut mon vilain Prêtre.
Il ſuit des yeux les deux mobiles bois;
Il tend les mains, veut criar, perd la voix.
On voit ſouvent du haut d'une gouttiere
Deſcendre un chat auprès d'une voliere,
Paſſant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiſeaux.
Son œil pourſuit cette eſpece emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre Aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'amour, ou c'était mon beau Page:
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le Couvent reçu par les Nonnettes,
Il apparut à ces filles diſcrettes,
Non moins charmant que l'Ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du Ciel.
Les tendres Sœurs voyant le beau Monroſe,

Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas : Ah, que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe ; & lorſquelles apprirent
Que ce beau Page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'Aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colere ;
Ah, c'eſt donc toi, Prêtre de Belzébut !
Je jure ici, Chandos & mon ſalut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir le bouillant Aumônier
Prend d'une main, par la rage tremblante,
Un piſtolet, en preſſe la détente, (b
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le Page viſe, & par un coup plus ſûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.
L'Aumônier tombe, & le Page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en Chrétien ;

Dis *Te Deum* : tu vécus comme un chien ;
Demande au Ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au Diable, adieu.
Il dit & meurt : ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale [e
Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon Roi Charle, accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante Maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon Confeſſeur.
Il faut ici, Lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un Docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux Monarque
Par étiquette a pris pour Directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mêne au Ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon Maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le Favori, le Maître, la Maîtreſſe ;
Toujours accort, & toujours complaiſant.
Le Confeſſeur du Monarque Gallique
Etait un fils du bon Saint Dominique.
Il s'appelait le Pere Bonifoux,
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.

Il lui diſait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché, vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce pere de croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être pere ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colere.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout Patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.
Le vieux Booz en ſon vieux lit reçut
Après moiſſon la bonne & vieille Ruth.
Et ſans compter la belle Bethzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée
Dans les plaiſirs de ſon ample ſerrail.
Son vaillant fils, fameux par ſa criniere,
Un beau matin, par vertu ſinguliere,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage.
Comme un oracle on écoutait ſa voix,
Il ſavait tout, & des Rois le plus ſage
Etait auſſi le plus galant des Rois.
De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous ; la ſageſſe à ſon tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.

Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
Pour ſes ébats il eut trois cens Maîtreſſes, [d
Je n'en ai qu'une; hélas, je ne l'ai plus!
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive:
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant,
Que de trouver ſon très cher confident.
Le Roi perdant, & reprenant haleine,
Crie à Bonneau: Quel Démon te ramene?
Que fait Agnès, dis, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux?
Où la trouver? dis donc, répond donc, parle.
Aux queſtions, qu'enfilait le Roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait par fraude clandeſtine
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine;
Sans rien omettre il raconta fort bien

Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale avanture,
Du Prêtre Anglais la brutale luxure,
Du Page aimé l'amour reſpectueux,
Et du Couvent le ſac inceſtueux. [1

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort & les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe (e
Vers ſon Nadir avait fourni ſa courſe :
Le Jacobin dit au Prince penſif :
Il eſt bien tard, ſoyez mémoratif,
Que tout mortel, Prince, ou Moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper & pour paſſer la nuit.
Le triſte Roi par le Moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant ſa peine,
Le cou penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le Prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux foſſés du château.

Non loin du pont était l'aimable Page
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa Dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la Lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur

Du doux eſpoir éprouvait la chaleur:
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant ſon nom, & ſurtout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre;
Il plut au Prince, & le Moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.
Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux fléches abattre
Le pont mobile; & les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers. [f
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine,
En arrivant, droit devers le cuiſine,
Songe au ſouper. Le Moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charle prenant un nom de Gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon Baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude,
Il veut jouir de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.
Le beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un Page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat qui, d'un regard avide,

Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa Maîtreſſe avait entre deux draps
Pour ſomeiller arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force.
Ni le loiſir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil : un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lévres de roſes. [2
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui peſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſurtout un Dieu qui va tout nu.
Dieux ! quels objets ! eſt-ce Flore & Zéphire,
Eſt-ce Pſyché qui careſſe l'Amour ?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cynire [g

Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire?
Le Mars Français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe.
Un vieux Valet, bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne Alteſſe, [h
Apprit au Roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fiere,
Aux cheveux noirs, à la mine guerriere,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommiere.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux.
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore;
Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau; je cours entre ſes bras.
Il dit & vole, & non pas ſans fracas:
Il était Roi, cherchant peu le myſtère.
Plein de ſa joie il répéte & redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras, comment ſortir d'affaire?
Voici comment le beau Page s'y prit.
Près du lambris, dans une grande armoire,

On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un Capucin venait.
Sur le retable en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon Saint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée,
En bienheureux; derriere le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charle volait, & preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les Amans, ſurtout quand ils ſont Rois.
Le Saint caché frémit à cette vue:
Il fait du bruit & la table remue:
Le Prince approche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, Saint François, Saint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalouſie:
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'Autel
Avec grand bruit le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A [k] Nicoméde en ſa belle jeuneſſe,
Ce que jadis le Hétos de la Grece

Admira tant dans ſon Epheſtion, [l
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les Héros, ô Ciel, ont de faibleſſe !
Si mon Lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp, la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas d'un dos profane,
D'un doigt conduit par Monſieur Saint Denis,
Adroitement trois belles Fleurs de lis.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derriere
Emurent Charle: il ſe mit en poſture.
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le Prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains: Qu'on vole ici vers elle !
Accourez tous; le Diable eſt chez ma belle.
Aux cris du Roi le Confeſſeur troublé,
Non ſans regret, quitte auſſi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le Baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, & ne put rien entendre.

FIN du douzieme Chant.

VARIANTES

VARIANTES DU DOUZIEME CHANT.

Page 31, vers 5.

Et du Couvent le ſac inceſtueux
N'étaient du tout deſſus ſa tablature ;
Et bien en prit à l'Amant curieux.
Ainſi *Louis*, ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon *Fontainebleau*,
De queſtions fatigue ſon *Bonneau* :
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grace,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

Page 33, vers 20.

Leur ame vint ſur leurs lévres de roſes,
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baiſers, leurs langues ſe chercherent :

Q'éloquemment alors elles parletent!
Diſcours muets, langage des deſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,
Pour un moment il vous fallut ſuſpendre
Ce doux concert, & ce *duo* ſi tendre.
Agnès aida, &c.

NOTES
DU DOUZIEME CHANT.

a) MAchicoulis *ou* Machecoulis, *ce ſont des ouvertures entre les créneaux, par leſquelles on peut tirer ſur l'ennemi quand il eſt dans le foſſé.*

b] *Il faut avouer que les piſtolets ne furent inventés à Piſtoie, que long-temps après. Nous n'oſons affirmer qu'il ſoit permis d'anticiper ainſi les temps ; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique ? l'Epopée a de grands droits.*

c) *L'équité demande que nous faſſions ici une remarque ſur la morale admirable de ce poëme ; le vice y eſt toujours puni. L'Aumônier ſcandaleux meurt impénitent, Grisbourdon eſt damné, Chandos eſt vaincu & tué, &c. C'eſt ce que le ſage* Horatius Flaccus *recommande* in arte poëtica.

d) *Charles oublie ſept cens femmes, ce qui fait mille : mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'Auteur, & à ſa ſageſſe.*

e] *Le* Nadir *en Arabe ſignifie le plus bas, & le* Zenith, *le plus haut. La grande Ourſe eſt l'*Arctos *des Grecs, qui a donné ſon nom au pôle Arctique.*

f] *Ce ſont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiſſeur.*

g) *Adonis.*

h) *On traitait les Rois d'Alteſſe alors.*

i) *Il n'y avait point encore de Peres Capucins ; c'eſt une faute contre le* coſtume.

k) *Des ignorans, dans les éditions précédentes, toutes tronquées, avaient imprimé* Licomede, *au lieu de* Nicomede : *c'était un Roi de Bithynie.* Cæſar in Bithyniam miſſus, *dit Suétone,* ieſcendit apud Nicomedem, non ſine rumore proſtratæ Regi pudicitiæ.

l) Alexander Pædicator Epheſtionis, Adrianus, Antinoï. *Non-ſeulement l'Empereur Adrien fit mettre la ſtatue d'Antinoüs dans le Panthéon ; mais il lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinoüs faiſait des miracles.*

CHANT XIII.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du Pere Bonifoux : miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne.

C'ÉTAIT le temps de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil aux bornes de ſon cours
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours ;
Et ſe plaiſant dans ſa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ſes pas.
O grand Saint Jean, (*a*) c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déſerts
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts ;
Grand précurſeur, je t'aime, je te ſers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Aſtolphe, & rendit la raiſon [*b*
Au Paladin, amoureux d'Angélique.

Rend-moi la mienne, ô Jean ſecond du nom !
Tu protégeas ce Chantre aimable & rare,
Qui réjouit les Seigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Etends ſur moi tes ſecours bienfaiſans,
J'en ai beſoin ; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, & bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au ſiecle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très ſérieux.
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, & ſurtout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrere.
En accourant, la fiere Jeanne d'Arc
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent Palefrois, une brillante troupe
De Chevaliers ayant Dames en croupe,
Et d'Ecuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent Boucliers où des nuits la Courriere
Réfléchiſſait ſa tremblante lumiere,
Cent caſques d'or, d'aigrettes ombragés,

Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre, [1
Ainſi qu'ailleurs: mal voir & mal entendre
De l'Héroïne était ſouvent le cas,
Et Saint Denis ne l'en corrigea pas.
Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre;
C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe & d'amour tranſportée;
Elle en avait ſujet aſſurément:
Elle voyage avec ſon cher Amant,
Ce cher Amant, ce tendre la Trimouille, [2
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le ſuit toujours avec honneur;
Et ne craint plus Monſieur l'Inquiſiteur.
En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola: le bon Roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la ſuivit;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnès avec ſon Page.

O Page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus Chrétien des Rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoît Saint dont tu tenais la place !
Il te fallut rhabiller promptement. [3
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée.
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en rhabillant Monroſe !
Que ſon bel œil le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le Confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant partir ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.
La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du Roi Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'enhaut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, & que tout doit paſſer ;
Que le Roi Charle obtiendrait la victoire :
Charle le crut, car il aimait à croire.
La fiere Jeanne appuya ce diſcours :
Du Ciel, dit-elle, acceptons le ſecours
Venez, grand Prince, & rejoignons l'armée,

De votre abſence à bon droit alarmée.
Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces Héros la belle Dorothée
Honnêtement au Roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, & le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du Baron.
Le juſte Ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet eſcadron de Héros & d'Amans.
Le Roi de France allait près de ſa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exaltait ſa tendreſſe;
Et cependant, ô comble de faibleſſe!
De temps en temps le beau Page lorgnait.
Le Confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la priere,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le Roi, le Page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce La Trimouille, ornement de la Cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher Amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait: Je veux après la guerre

Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre
O cher objet dont je ſuis toujours fou,
Quand ſerons-nous tous les deux en Poitou!
Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du Trône
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau verd,
Entichi d'or & de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au Roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois, compagnon de ſes armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau, portant barbe de Patriarche,
Suant, ſouffiant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand Roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.
On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout ſon Agnès & ſon Page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main rencontra nos Héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du Monarque amoureux.

Mais elle était d'eſpece différente :
On n'y voyait ni tettons ni beaux yeux.
Oh ! oh, dit-il, d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos, je n'en aurai pas une ?
Ça, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui ſait le mieux de nous [4
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc & pointer de ſa lance ;
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra,
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.
Le Roi piqué de cette offre cynique
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : Ah, laiſſez-moi, Seigneur,
Venger mon Prince & des Dames l'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toujours de bon accord
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les temps héroïques : [5
Même aujourd'hui dans quelques Républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dez, [c] & tout en va bien mieux.
Si j'oſais même en cette noble hiſtoire,

Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que Monſieur Saint Mathias,
Obtint ainſi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon Roi, prend les dez, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle & ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand Cordelier,
Qui, ci-devant, avait raflé vos charmes.
Jeanne à l'inſtant court au Roi, court aux armes,
Modeſtement va derriere un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un Ecuyer tient déja préparée.
Puis ſur ſon âne elle monte en courroux,
Branlant ſa lance & ſerrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. [d
Pour Jean Chandos, cet indigne Chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur avance ;
Des deux côtés égale eſt la vaillance ;
Ane & cheval bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,

Vont ſe heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracaſſent leur armure;
La flamme en ſort, & le ſang du Courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos rétentiſſent,
Des deux Couſiers les huit pieds rejailliſſent;
Et les guerriers du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés:
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leurs coups, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut mort les deux Courſiers,
Et treſſaillit pour les deux Chevaliers.
Or, des Français la Championne auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupede un haut-le-corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le Roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête:
Le caſque ôté, Chandos voit une tête

Où languiſſaient deux grands yeux noirs
& longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô Ciel! ô plaiſir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la premiere fois.
Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au Ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fiere beauté.
Que Saint Denis me regarde & m'accuſe;
Mars & l'Amour ſont mes droits, & j'en
uſe. [6
Son Écuyer diſait: pouſſez, Mylord;
Du Trône Anglais affermiſſez le ſort.
Frere Lourdis en vain nous décourage;
Il jure en vain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand *Palladium*,
Le bouclier [e] ſacré du *Latium*;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage;
C'eſt l'oriflamme: il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire & le plaiſir.
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faiſait mille vœux
A Saint Denis, ne pouvant faire mieux.

Le grand Dunois, d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée
L'oreille baſſe & du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardoit.
Il nourriſſait dès long-temps dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrete flamme,
Des ſentimens nobles & délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas. [7
Le Confeſſeur du bon Monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſurtout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille & par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En meditant avec attention,
Le benoît Moine eut une viſion
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge [8
De ce Jacob, heureux par un menſonge, (f

Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtere!
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille béliers qui grimperent en rut
Sur les brebis qui les laiſſerent faire.
Le Moine vit de plus plaiſans objets, [9]
Il vit courir à la même avanture
Tous les Héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui dans leur douce guerre
Donnent des fers aux Maîtres de la terre.
Chacune était auprès de ſon Héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore, & du Zéphire,
Quand le Printemps reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux peints de mille couleurs
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.
C'eſt-là qu'il vit le beau François premier:
Ce brave Roi, ce loyal Chevalier,
Avec Etampe [g] heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là, Charle-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande & la Maure.
Quels Rois, ô Ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.

Près de Diane [h] on voit danſer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire, (10
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre
En ſe pâmant le ſecond des Henris.
De Charle neuf le ſucceſſeur volage, [i
Quitte en riant ſa Cloris pour un Page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixieme Alexandre!
En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là, ſans thiare & d'amour tranſporté,
Avec Vanoſe [k] il ſe fait ſa famille.
Un peu plus bas on voit ſa Sainteté,
Qui s'attendrit pour Lucrece ſa fille.
O Léon dix, ô ſublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paſſiez tous les Rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
A mon Héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, [l
Que par vingt ans de travaux & d'exploits. (11
Bientôt on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiecle heureux, ce ſiecle des miracles,
Ce grand Louis, cette ſuperbe Cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles;
L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis.

Malgré les cris du fier Dieu des batailles,
L'Amour amene au plus beau des humains
De cette Cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la niece aux yeux divins, [*m*
La généreuſe & tendre la Valliere,
La Monteſpan plus ardente & plus fiere.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir. (12
Voici le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie agitant ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.
Le bon Régent de ſon Palais royal
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la Cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le Dieu de la table
Menent au lit, eſcortés par l'Amour. [13
Mais je m'arrête, & de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur.
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel tombait en léthargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle,

O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe & fidelle,
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus :
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Si je diſais .... non je ne dirai rien,
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le Moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toujours très modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces Amans arrangés bout à bout :
Charles ſecond ſur la belle Portſmouth,
George ſecond ſur la graſſe Yarmouth :
Hélas, dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
A deux genoux auprès de ſa Brunette ?
Du Seigneur Dieu la volonté ſoit faite.
Amen, *amen*. Il dit, & ſe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
Mais Saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du Ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami Lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*n*
C'eſt une étrange & terrible recette,

Et dont un Saint ne doit jamais uſer
Que quand d'un autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif & perclus ſans rien faire il ſe laſſe ;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendraient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête. [14
Jeanne échappant à ſon Vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus,
Puis d'une voix impoſante & terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible ;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance ;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui répartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle,
J'aurai pour moi Saint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

FIN du treizieme Chant.

VARIANTES DU CHANT TREIZIEME.

Page 43, vers 7.

En fait de guerre on peut bien ſe mé-
prendre :
Témoin *Ajax*, & certain Général,
Duc, bel-eſprit, Miniſtre, Maréchal :
L'un ſur le *Rhin*, l'autre au bord du
Scamandre,
Un beau matin s'aviſerent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'en-
nemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

Idem, vers 19.

Ce cher Amant, *ce tendre la* Trimouille,
Pour qui ſon œil de pleurs ſouvent ſe
mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée, & ne la quittait pas.
En nombre pair, &c.

Page 44, vers 5.

Il te fallut r'habiller promptement :
Sur le ſatin de ton cu ferme & blanc,
Tu rajuſtas, &c.

Page 47, vers 8.

Décide ici qui de nous ſait le mieux
Pouſſer ſa lance, & plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur ſoit notre ſeule chance !
Que de vous tous, &c.

Idem, vers 23.

En ont uſé dans les temps héroïques
Ne vit-on pas l'Apôtre *Mathias*
Gagner aux dez la place de *Judas ?*
Même aujourd'hui, &c.

Page 50, vers 51.

Mars & l'Amour ſont mes droits, & j'en uſe.
Puis ſe tournant devers ſon Ecuyer,

Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même;
J'ai ces deux bras pour combattre & tuer:
Pour la guérir je prendrai le troiſieme.
Son Ecuyer, &c.

Page 51, vers 12.

Très-peu connu des ânes d'ici-bas:
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le Confeſſeur, &c.

Idem, vers 29.

Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce Prophête heureux par un menſonge:
Patte-pelu, dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif;
Ce vieux *Jacob*, (admirez bien, mes freres,
Du livre ſaint les ſublimes myſteres)
Devers l'*Euphrate*, &c.

Page 22, vers 7.

Le Moine vit de plus plaiſans objets:
Il vit très bien, ou crut voir le bon Pere,

Ce qu'aucun Saint n'obtint de voir jamais:
Il vit courir à la même avanture,
Il vit aux pieds des futures *Agnès*
Les demi-Dieux de la race future :
Il obſerva les différens attraits
De ces beautés, dont l'adreſſe féconde
Faiſait danſer tous les Maîtres du monde:
Chacune était juſte ſous ſon Héros,
Partant enſemble, & diſant les grands mots:
Chacun avait ſon trot & ſon allure:
Chacun piquait à l'envi ſa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels au retour,

Page 53, vers 2.

Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire ;
Quand dans ſes bras décharnés & flétris
Ivre d'amour tendrement elle ſerre
En ſe pâmant, le ſecond des *Henris*.
De la débauche un long & docte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De *Charle neuf* le ſucceſſeur volage
Quitte en riant ſa *Cloris* pour un Page,
Sans s'alarmer des troubles de *Paris*.
Mais quels combats le *Jacobin* vit rendre
Par *Borgia*, le ſixieme *Alexandre?*
En cent tableaux il eſt repréſenté;

Là, ſans thiare, & d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle
Avec *Vanoſe* il ſe fait la femelle :
Un peu plus bas, on voit Sa Sainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à *Lucrece* ſa fille.
O *Léon* dix ! ô ſublime *Paul* trois !
Jules ſecond ! & toi *Monté* le drille !
A ce beau jeu, &c.

Idem, vers 21.

Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Le Moine vit des Doges de *Veniſe*,
Et ces grands Ducs, fiers oppreſſeurs de *Piſe*,
Avec les Boucs partageant leurs plaiſirs.
Mais les laiſſant à leurs puants deſirs,
Bientôt on voit, &c.

Page 54, vers 9.

Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Mais tout-à-coup quelle métamorphoſe !
D'un long froc noir, lugubrement paré,
L'Amour met bas ſa couronne de roſe :
Son front ſe perd ſous un bonnet carré.

Le ſot Scrupule, & la froide Décence
Maſquent les traits de ſa riante enfance.
L'Hymen le ſuit à pas myſtérieux :
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux ;
Feux ſans éclat, dont la pâle lumiere
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triſtes flambeaux,
Suivi d'un Prêtre & de deux Maquereaux ;
Pour guide un diable en noire ſoutanelle,
Le grand *Louis*, couronné de pavots,
Vient épouſer ſa vieille Maquerelle.
Le Moine vit ce phénix des *Bourbons*,
Enſorcelé de deux flaſques tetons,
Sur un ſopha piquer ſa haridelle.
L'Amour en pleurs, & ſa ſuite fidelle
Les jeux, les ris, s'envolent à *Paphos*.
Paris, la Cour, ſont en proie aux dévots.
Une groſſiere & mauſſade luxure
Rappelle aux ſens toute la volupté :
Sous l'air cafard, un cyniſme effronté
Met *Diogene* où régnait *Epicure*.
Dans les excès d'une crapule obſcure
Le courtiſan cherche la liberté.
Hercule en froc, & *Priape* en ſoutane,
Dans le Palais portent l'obſcénité :
Tout leur fait jour ; & le couple profane,
Recommandé par ſa brutalité,
A ſon plaiſir patine la beauté.
C'en était fait du tendre amour, en *France*,
Quand la Fortune, ou bien la Providence,

A *Saint-Denis* logea le Roi bigot.
Le Moine voit à ce regne cagot,
Dans les deſtins, ſuccéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
Jette ſur tout un vernis d'innocence:
Où le cafard n'eſt priſé que du ſot.
Tendre *Argenton!* folâtre *Parabere*,
C'eſt par vos ſoins que le Dieu de *Cythere*,
Régnant en Maître au palais d'*Orléans*,
Sur ſes Autels revoit fumer l'encens.
Le Dieu du goût, ſon ſeul & digne émule,
Tâche d'unir les graces aux talens.
Faune & *Priape*, & le brutal *Hercule*,
Forcés de fuir, rentrent dans les Convens:
Ils n'oſent plus ſe faire voir en *France*
Que ſous les traits de *Bieux* ou de *Vence*.
Le bon Régent, &c.

Idem, vers 22.

Menent au lit, eſcortés par l'Amour.
Près de *Paris*, ſous la poupre *Romaine*...
Mais je m'arrête: un ſemblable tableau
Pourrait au Peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un *Bonneau*
En robe courte: or dans ce dernier âge
Homme d'épée eſt un fier maquereau:
Et moi chétif j'abhorre le tapage.

Je tiendrai donc contre l'appas flatteur :
Je me tairai, n'en déplaiſe au Lecteur !
O *Rambouillet*, aſyle du myſtere !
Meudon ! Choiſy ! réduits délicieux !
Que les plaiſirs, les amours & les jeux
Ont ſi ſouvent préférés à *Cythere*,
Sur vos ſecrets, cenſurés par *Ligniere*,
Et reſpectés de ſon prudent Recteur,
Ma chaſte Muſe eſt forcée à ſe taire.
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur ;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle !
O tendre objet, noble, ſimple, touchant !
O potelée & douce la *Tournelle !*
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Le grain d'encens que l'on doit à *Vénus* ;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de *Flavacourt* la brune ;
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Ce nœud ſi cher, quoique ſi peu Chrétien,
Formé, béni par la vieille Eminence,
Maudit, rompu par un Prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand Roi de *France*,
Malgré l'avis & les ſermons d'un ſot !
Si de l'Amour je déployais les armes,
Si je diſais ! ... Non je ne dirai mot :
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le Moine noir

Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toujours très modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De tous ces Rois accouplés bout-à-baut,
Charle ſecond ſur la belle *Portſmouth*,
George ſecond ſur la tendre *Yarmouth*:
Et ce dévot Roi de *Luſitanie*
En priant Dieu ſe pâmant ſur ſa mie,
Et ce *Victor*, attrapé tour-à-tour
Par ſon orgueil, par ſon fils, par l'Amour.
Mais quand au bout de l'auguſte enfilage,
Il apperçut entre *Iris* & ſon Page,
Perçant un cu qu'il ſerrait des deux mains,
Cet auteur Roi, ſi dur & ſi bizarre,
Que dans le nord, on admire, on compare
A *Salomon*, ainſi que les *Germains*
Leur empereur au *Céſar* des *Romains*,
Hélas, dit-il, &c.

Page 56, vers 12.

Le fier Anglais *dans ſes droits de conquête.*
Chandos ſuant, & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt, ſi *Jeanne* eſt une fille:
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf:
Il veut encor ſecouer ſa guenille:
Jeanne échappant, &c.

NOTES
DU TREIZIEME CHANT.

a] L'AUTEUR *désigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de S. Jean le* Baptiſeur, *qu'on appelle* Baptiſte, *eſt célébrée le 24 Juin.*

b) *Ce que dit ici l'Auteur fait alluſion au trente-quatrieme chant de l'*Orlando furioſo :

Quando ſcoprendo il nome ſuo gli diſſe
Eſſer colui che l'Evangelio ſcriſſe :

Voyez notre Préface, & ſurtout ſouvenez-vous que l'Arioſte place S. Jean dans la lune avec les trois Parques.

c] *Les exemples des ſorts ſont très fréquens dans Homère : on devinait auſſi par les ſorts chez les Hébreux. Il eſt dit que la place de Judas fut tirée au ſort, & aujourd'hui à Veniſe, à Gênes & dans d'autres Etats, on tire au ſort pluſieurs places.*

d] *Les onze mille Vierges & Martyres enterrées à Cologne.*

e) *C'était un bouclier qui était tombé du Ciel*

à Rome, & qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſûreté de la ville.

f) Notre Auteur entend ſans doute l'artifice dont uſa Jacob quand il ſe fit paſſer pour Eſaü. Patte-pelu *ſignifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ſes mains.*

g] Anne de Piſſeleu Ducheſſe d'Etampes.

h] Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois.

i] Henri III & ſes mignons.

k) Alexandre VI, Pape, eut trois enfans de Vanoſa. Lucrece ſa fille paſſa pour être ſa Maîtreſſe, & celle de ſon frere Alexandri filia, ſponſa, nurus.

l] La fameuſe Gabrielle d'Eſtrées, Ducheſſe de Beaufort.

m) Celle qui depuis fut la Connétable Colonne.

n] On portait autrefois des hauts-de-chauſſe attachés avec une aiguillette; & on diſait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de ſon devoir, que ſon aiguillette était nouée. Les ſorciers ont de tout temps paſſé pour avoir le pouvoir d'empêcher la conſommation du mariage : cela s'appellait nouer l'aiguillette. *La mode des aiguillettes paſſa ſous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes.*

CHANT XIV.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mere de la nature, (a
Belle Vénus, ſeule Divinité,
Que dans la Grece invoquait Epicure,
Qui, du cahos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie & la fécondité,
Le ſentiment & la félicité,
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du Ciel, & le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcends des Cieux, Déeſſe des beaux jours,
Viens ſur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphirs ombragent de leurs aîles,
Que font voler tes colombes fidelles
En ſe baiſant dans le vague des airs.
Viens échauffer & calmer l'univers;

Viens : qu'à ta voix les ſoupçons, les que-
relles,
Le triſte Ennui plus déteſtable qu'elles,
La noire Envie à l'œil louche & pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'uniſſe à ta voix ;
Que l'univers en aimant ſe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de loix,
N'en ſuivons qu'une, & que ce ſoit la tienne.
Tendre Vénus, conduis en ſûreté
Le Roi des Francs, qui défend ſa patrie.
Loin des périls, conduis à ſon côté
La belle Agnès à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces Amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eſt pas encor ſous ton empire :
C'eſt à Denis de veiller ſur ſes pas ;
Elle eſt pucelle, & c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs ;
De ſon Amant que jamais écartée,
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée. [1
Et toi, Comus (*b*), récompenſe Bonneau ;
Répands tes dons ſur ce bon Tourangeau,
Qui ſut conclure un accord pacifique
Entre ſon Prince, & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,

Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, (c
Des *plumpuddings*, des vins de la Gatonne
Leur ſont offerts; les mêts les plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le Roi, les Belles, les Marquis.
Le ſieur Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la premiere fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau Page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le Roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un Confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.
Sur des bateaux & des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées;
Une Chapelle était au bout du pont:
C'était Dimanche. Un Hermite à ſandale
Fait reſonner ſa voix ſacerdotale:

Il dit la Meſſe ; un enfant la répond.
Charle & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre
Dès le matin au Château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte Ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ſes fideles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baiſſe ſon beau cou.
Le bon Hermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres Oremus*,
Roulant les yeux, dit : *Fratres qu'elle eſt belle !*

Chandos entra dans la même Chapelle,
Par paſſe-temps, beaucoup plus que par zele.
La tête haute il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derriere elle en ſiffant s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait par la grace excitée ;
Front contre terre & derriere levé ;
Son court jupon retrouſſé par mégarde [2
A découvert deux jambes dont l'Amour

A deſſiné la forme & le contour,
Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laiſſa voir au Chaſſeur Actéon.
Chandos alors faiſant peu l'Oraiſon,
Sentit au cœur un deſir très profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes Lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit Maître,
Vers la Chapelle il adreſſe ſes pas :
Juſqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le Prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix,
Oſes-tu bien, Chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,

Juſqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où regne un air hautain,
Se rajuſtant, & regagnant la porte
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette Egliſe êtes-vous Sacriſtain ?
Je ſuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je ſuis l'Amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eſt de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop ſouvent.
Vous pourriez bien riſquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous ſavons l'un & l'autre
Notre portée, & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le ſien.
Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un Ecuyer
Sa longue lance, & ſon rond bouclier,
Se met en ſelle & d'une courſe fiere,
Paſſe, repaſſe, & fournit ſa carriere.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire.
Son tendre Amant lui criait : Beauté chere,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire ſûre,
Son cheval tombe, & ſur lui renverſé

D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'Hermite accourt; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, & le veut confeſſer.
Ah, Dorothée! ah, douleur inouie!
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvoit s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler?
Mon cher Amant! c'eſt donc moi qui te tue!
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette Chapelle eſt ce qui m'a perdue;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'Amour,
Pour aſſiſter à deux Meſſes par jour!
Ainſi parlait ſa tendre Amante en larmes.
Chandos riait du ſuccès de ſes armes.
» Mon beau Français, la fleur des Chevaliers,
» Et vous auſſi dévote Dorothée,
» Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers;
» De nos combats c'eſt la loi reſpectée: (3
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir;
» Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle.
» Je l'avouerai, je fis mal mon devoir:
» J'en ai rougi; mais avec vous, la belle,
» Je reprendrai tout ce que je perdis;
» Et la Trimouille en dira ſon avis.
Le Poitevin, Dorothée & l'Hermite

Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergere, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,
Et ſon beau chien par un loup terraſſé.
Le juſte Ciel tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon temps fut mis dans la balance,
Et fut péſé par l'Ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue,
Qui le tenait languiſſant dans ſes bras,
L'Hermite auprès qui marmote tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole :
A ces objets il pique, il court, il vole.
C'était alors l'uſage en Albion,
Qu'on appellât les choſes par leur nom.
Déja du pont franchiſſant la barriere,
Vers le Vainqueur il s'était avancé.
d) Fils de Putain, nettement prononcé,
Frappe au tympan de ſon oreille altiere:
Oui, je le ſuis, dit-il, d'une voix fiere,
Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, [e
L'heureux Perſée, & le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'eſt en leur nom que j'en vais faire autant.

Va, ſouviens-toi que d'un Bâtard Normand (*f*
Le bras vainqueur a ſoumis l'Angleterre.
O vous Bâtard du Maître du tonnerre,
Guidez ma lance & conduiſez mes coups!
L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette priere était peu convenable;
Mais le Héros ſavait très bien la Fable;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,
De ſon courſier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.
Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux Guerriers ſe joignent en paſſant;
Leur force augmente ainſi que leur colere:
Chacun ſaiſit ſon robuſte Adverſaire.
Les deux Courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens

Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre, & tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les Nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par la fureur,
Du haut des Cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent Rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entiere en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; [g
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Les deux Héros fierement ſe relevent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tout deux ſont couverts.
Déja le ſang coulant de leurs bleſſures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixé, ſans haleine,
N'oſant parler & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé ;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.

Les Champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-Dieux,
Les Grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux Bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arene,
L'Anglais dessous & le Français dessus.
Le doux Vainqueur dont les nobles vertus
Guident son cœur quand son sort est prospere,
De son genou pressant son Adversaire,
Rends-toi, dit-il : Oui, dit Chandos, attends,
Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends.
Tirant alors pour ressource derniere
Un stilet court, il étend en arriere
Son bras nerveux, le ramene en jurant,
Et frappe au cou son Vainqueur bienfaisant:
Mais une maille en cet endroit entiere
Fit émousser la pointe meurtriere.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,

J'en ſuis fâché. Mais ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encor tout bas, *fils de Putain* !
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front plein d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable
Dans les enfers alla braver le Diable.
Ainſi finit comme il avait vécu
Ce dur Anglais par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille:
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramene, & deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre Amant qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde & reprend ſa vigueur.
Sa belle Amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître:
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé

Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.
Le Roi Gaulois, ſa Maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triom-
phante
Avait vengé ſon pays & l'Amour.
On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.
Jeanne étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du Mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle ſe vit abattue & manquée.

Fin du quatorzieme Chant.

VARIANTES DU CHANT QUATORZIEME.

Page 70, vers 24.

Des ennemis qui l'ont perſécutée.
Tendre *Vénus !* c'eſt par un Muletier
Que tu formas le cœur de *Coriſandre.* (*
Depuis ce jour, douce, aviſée & tendre.
A tes Autels prompte à ſacrifier,
Elle ſut plaire, & jouir, & ſe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainſi l'on voit un Artiſan groſſier
Tourner, polir d'une main rude & noire
L'or, le rubis, & le jaſpe, & l'ivoire
Dont ſe pavane un brillant Chevalier.
Aux beaux *Français*, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poſſeſſeur du bon ſens de *Bonneau*
La Belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre *charlot* & *Chandos* le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe, &c.

*) *Voyez ci-après Chant XVII.*

Page 72, vers 27.

Son court jupon retrouſſé par mégarde,
Offrait aux yeux de *Chandos* qui regarde,
A découvert deux jambes, que l'Amour
Refit depuis pour porter *Pompadour*, (*
Cette beauté que pour *Loüis* Dieu garde,
Et qu'au Couvent il mettra quelque jour :
Jambes d'ivoire, &c.

Page 75, vers 22.

De nos combats c'eſt la loi reſpectée.
Venez, je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour & captif & cocu.
Le juſte Ciel, &c.

*) *Voyez* Variantes *Chant II. pag.* 23.

NOTES
DU QUATORZIEME CHANT.

a) *Cet exorde ſemble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrece :*

Æneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna,
&c. &c.

b) *Comus, Dieu des feſtins.*

c) Roſt-beef, *prononcez* Roſtbif; *c'eſt le mets favori des Anglais ; c'eſt ce que nous appellons un* Aloyau. *Les* puddings *ſont des pâtiſſeries ; il y a des* plum-puddings, *des* brea-puddings, *& pluſieurs autres ſortes de puddings.* Notandi ſunt tibi mores.

d) *Il l'était en effet.*

e) *Alcide, Bacchus, Perſée, fils de de Jupiter, Romulus de Mars, &c.*

f) *Guillaume le Conquérant, bâtard*

d'un Duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'Auteur d'après Mylord Ch... d.

g) Cet endroit eſt encore imité d'Homère; mais ceux qui font ſemblant de l'avoir lu dans le Grec, diront que le Français ne peut jamais en approcher.

CHANT XV.

Grand repas à l'Hôtel de-Ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à ſes Compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous mépriſe tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiſtoire
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans;
Et couronner mon Roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'Amour, & la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre, & d'un Page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un Muletier, & de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
Mais vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage; (a
Je le copie & n'ai rien inventé.
Dans ces détails ſi mon Lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,

a/.

A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer la pierre-ponce (*b*
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.
O vérité ! vierge pure & ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité qui ſeule nous inſtruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes Ecrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidelement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux Paladins ?
Oh, qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'Archevêque Turpin ! (*c*
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout Lecteur attire la croyance !
Tout inquiet encor de ſon deſtin
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée ;
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les Rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux
L'Amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête ;
Et quand Dunois préparant ſes ſuccès
Nomme *Orléans*, le Roi lui nomme *Agnès*.

L'heureux Bâtard dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon Duc de Bedfort.
Ce Fort touchait à la ville inveſtie:
Dunois le prend, le Roi s'y fortifie.
Des Aſſiégeans c'était les magaſins.
Le Dieu ſanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préſide aux feſtins,
D'emplir ces lieux ſe diſputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaiſirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Quels vrais ſuccès pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des graces ſolemnelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble Cité,
Un long dîner où le Juge & le Maire,
Chanoine, Evêque & Guerrier invité
Le verre en main, tomberent tous par terre;
Un feu ſur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit ſombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncerent au monde
Que le Roi Charle à ſes ſujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'allégreſſe

Furent ſuivis par des cris de détreſſe.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais uſait de ces momens propices
Où nos Bourgeois, en vuidant les flacons,
Louaient leur Prince, & danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non, de boudin, non, telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau:
Mais ſauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec eclair
Renverſe tout, confond la terre & l'air:
Machine affreuſe, homicide, infernale
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une méche artiſtement poſée
En un moment la matiere embraſée,
S'étend, s'éleve, & porte à mille pas
Bois, gonds, battans & ferrure en éclats. [1
Le fier Talbot entre & ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chiffre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la Dame
De ſes penſers, & piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.

Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons partout & le fer & les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers Combattans.
Sur ce terrein que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que LA HIRE & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie,
Peut repouſſer la premiere furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort. (2
Poton, LA HIRE y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derriere eux s'évertue;
Le canon gronde, & l'horrible mot *tue*
Eſt répété quand les bouches d'Enfer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées;
Et le Soldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon Compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni LA HIRE
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,

D'épieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort ;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les Bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même, ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rang entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Choir les épis des moiſſons jauniſſantes.
Mais cet aſſaut fiérement ſe maintient;
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaiſſantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainſi l'Anglais dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chûte encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cens Bourgeois, gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent ſous ſa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu,
Sa ſeve encore animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte,
Pauvres Bourgeois, vous n'avez plus de
porte,

Mais vous m'avez ; il ſuffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons,
Déja Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, & déja dans ſa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes Soldats ; [3
Criant Louvet, d'une voix ſtentorée ; [e
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auſſi Louvet,
Mais ſans ſavoir ce que Talbot voulait.
O ſorts humains! on ſait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle en ſon Fort triſtement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi, diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr ?
Ils ont chanté le retour de leur Maître.
J'allais entrer, & combattre, & peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il eſt temps de paraître.
Venez, mettez, en ſignalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
Marchez, mon Prince, & vous ſauvez la ville ;
Nous ſommes peu ; mais vous en valez mille.

Charle lui dit : quoi ! vous ſavez flatter !
Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
Et votre eſtime, & celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique & s'avance.
Devant ſes pas l'Oriflamme eſt porté,
Jeanne & Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le Roi, Mont-Joye & Saint Denis.
Charle, Dunois, & la Baroiſe altiere
Sur les Bretons s'élancent par derriere :
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les reſervoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle ſuperbe aux aîles étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
Ce fut alors que l'audace Anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,
Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur Gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces Soldats des fils de Clodion ?
Fiers, enflammés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils ſont joints, ils ſont inébranlables
Comme un rocher ſous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,

Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un ſur l'autre on ſe jette,
Et l'un ſur l'autre on voit tomber les morts.
Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre & de les répéter,
De ſupputer les coups & les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
C'eſt-là, ſans doute, un ſûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point; il convient de me taire.

Fin du quinzieme Chant.

VARIANTES DU QUINZIEME CHANT.

Page 90, vers 19.

Bois, gonds, battans, & ferrure en éclats.
Le grand *Talbot* entre & ſe précipite :
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis long-temps il brûlait en ſecret
Pour la moitié du Préſident *Louvet*.
Ce beau *Breton*, &c.

Page 91, vers 14.

Le premier coup du terrible Bedfort,
Vomit partout la terreur & la mort :
Poton, la *Hire*, &c.

Page 93, vers 6.

Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats.
Il s'établit ſur ce dernier aſyle
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville !
Charle en ſon fort, &c.

Page 94, Vers 16.

Planant en l'air, tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
L'*Anglais* ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée.
Tous les Bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charle, plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les Aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts & de mourans jonchées:
Et de leurs corps ils faiſaient un rempart.
Dans cette horrible & ſanglante mêlée,
Le Roi diſait à *Dunois* : cher Bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc eſt-elle allée?
Qui, dit *Dunois*? .. Le bon Roi lui repart:
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue?
Qui donc? . . . Hélas! elle était diſparue
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduits au château de *Bedfort*;
Et dans la place on eſt entré ſans elle!
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le Roi, qu'elle me ſoit fidelle!
Garde-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait, & combattait toujours.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre & de les répéter,
De ſupputer les coups & les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'*Hector*
De grands combats, & des combats encor.
C'eſt-là, ſans doute, un ſûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me réſoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un deſtin cruel
Circonvenait la belle *Agnès Sorel*,
Quand ſon Amant s'avançait vers la gloire.
Dans le chemin, ſur les rives de *Loire*,
Elle entretient le Pere *Bonifoux*,
Qui toujours ſage, inſinuant & doux,
Du Tentateur lui contait quelque hiſtoire
Divertiſſante, & ſans réflexions :
Sous l'agrément déguiſant ſes leçons.
A quelques pas, la *Trimouille* & ſa Dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du deſſein de vivre enſemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend ſous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide *Atalante*.
Sur le duvet de cette herbe naiſſante

Agnès apptoche, & chemine avec eux.
Le Confeſſeur ſuivit la belle Errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux diſcours
De piété, de combats & d'amour.
Sur les *Anglais*, ſur le Diable on raiſonne.
En raiſonnant on ne vit plus perſonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme & cheval, ſous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête.
Tout diſparut, ainſi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur Cardinal
Trois fois au moins par ſemaine on apprête,
A l'Opéra, ſouvent joué ſi mal,
Plus d'un Héros à nos regards s'échappe,
Et dans l'Enfer deſcend par une trappe.
Monroſe vit du rivage prochain
La belle *Agnès*, & fut tenté ſoudain
De venir rendre à l'objet qu'il obſerve
Tout le reſpect que ſon ame conſerve,
Il paſſe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant ſon œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, & blême comme gypſe,
Il veut marcher; mais lui-même il s'éclipſe.
Paul Tirconel, qui de loin l'apperçut,
A ſon ſecours à grand galop courut.
En arrivant ſut la place funeſte,
Paul Tirconel y fond avec le reſte.
Ils tombent tous dans un grand ſouterrain.

Qui conduiſait aux portes d'un jardin,
Tel que n'en eut *Louis* le *quatorzieme*,
Ayeul d'un Roi qu'on mépriſe & qu'on aime :
Et le jardin conduiſait au château
Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
C'était.... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
De *Conculix* le formidable empire.
O *Dorothée*, *Agnès*, & *Boniſoux*!
Qu'allez-vous faire? & que deviendrez-vous?

NOTES
DU QUINZIEME CHANT.

a] NOUS avons déja remarqué que l'Abbé Tritême n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès ; c'eſt par pure modeſtie que l'Auteur de ce Poëme attribue tout à un autre.

b) Dit-on pierre-ponce ou de ponce ? C'eſt une grande queſtion.

c] L'Archevêque Turpin, à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était Archevêque de Rheims ſur la fin du huitieme ſiecle : ce livre eſt d'un Moine, nommé Turpin, qui vivait dans l'onzieme ; & c'eſt de ce Roman que l'Arioſte a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage Auteur feint ici qu'il a puiſé ſon Poëme dans l'Abbé Tritême.

d) Le faux-bourdon eſt un plein-chant meſuré. Le ſerpent de la Paroiſſe donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

e) *Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent, & le mérite bien.*

CHANT XVI.

Comment S. Pierre appaiſa S. George & S. Denis, & comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure Ode. Mort de la belle Roſamore.

PALAIS des Cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux ſix aîles légeres,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires,
Font les deſtins des peuples & des Rois!
Vous qui cachez en étendant vos aîles,
Des derniers Cieux les ſplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laiſſez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui ce paſſe au fond du ſanctuaire;
Et pardonnez ma curioſité.
Cette priere eſt de l'Abbé Tritême, [a
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la Cour ſuprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.
Le dur Saint George, & Denis notre Apôtre

Etoient au Ciel enfermés l'un & l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreſtres combats ;
Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la Cour.
George & Denis s'adreſſent tour-à-tour
Dans l'Empirée au bon Monſieur Saint Pierre.
Ce grand Portier, dont le Pape eſt Vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon Maître,
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau, [b
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais, j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes alarmes.
Vous, Saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands Saints qu'ait vu naître la France ;
Vous, Monſieur George, allez en diligence
Prendre les Saints de l'Iſle d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un Hymne en vers, non pas une Ode en proſe. [c
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des Dieux ;
Qu'on faſſe, dis-je, une Ode pindarique

Où le Poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique.
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers aſſez méchans:
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens;
La meilleure Ode obtiendra la victoire:
Et vous ferez le ſort des Combattans.
Ainſi parla du plus haut de ſon Trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône,
Cela fut dit en deux mots, tout au plus;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes
Vont aſſembler les Saints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.
Le bon Patron qu'on révere à Paris,
Fit auſſi-tôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat [d] peu connu dans le monde,
Et qui paſſait pour l'Auteur du *Pangé;*
Et Saint Proſper [e] d'épithetes chargé,
Quoi qu'un peu dur, & qu'un peu Janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire [f] Evêque Tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau.
Et Saint Bernard (g) fameux par l'antitheſe,
Qui dans ſon temps n'avait pas ſon pareil,
Et d'autres Saints pour ſervir de conſeil:

Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.
George en voyant tous les ſoins de Denis
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un Saint Auſtin, prêcheur de l'Angleterre,
Puis en ces mots il lui dit ſon avis :
Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je ſais brandir mon large cimeterre
Pour fendre un buſte, & caſſer tête & bras ;
Tu ſais rimer ; travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie ;
Un ſeul Anglais dans les champs de la mort
De trois Français triomphe ſans effort ;
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
Ces beaux Meſſieurs aiſément mis à bas ;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'Hymne, & d'Ode, & d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'Empire
Dans les deux arts de bien faire & bien dire ;
Denis ameute un tas de rimailleurs,
Qui tous enſemble ont très peu de génie ;

Travaille ſeul : tu ſais tes vieux Auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon Académie.
Le bon Auſtin de cet emploi chargé
Le remercie en Auteur protégé.
Denis & lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir ; & chacun fit ſon Ode.
Quand tout fut fait, les brûlans Séraphins,
Les gros joufflus, têtes de Chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe percherent ;
Au-deſſous d'eux les Anges ſe nicherent ;
Et tous les Saints ſoigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'aſſirent pour juger.
Auſtin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moyſe, & ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges ;
Les flots du Nil jadis ſi bienfaiſans,
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, & la verge en ſerpens,
Le jour en nuit, les déſerts & les villes
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os, la foudre dans les airs ;
Les premiers nés d'une race rébelle,
Tous égorgés par l'Ange du Seigneur,
L'Egypte en deuil, & le peuple fidèle
De ſes Patrons emportant la vaiſſelle
Et par le vol méritant ſon bonheur :

Ce peuple errant pendant quarante années ;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau, [*k*
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. [*l*
Et puis Aod, ce Ravaillac Hébreu, [*m*
Aſſaſſinant ſon Maître au nom de Dieu;
Et Samuel qui d'une main divine
Prend ſur l'Autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*
Car cet Agag était incirconcis.
Puis la beauté qui ſauvant Béthulie, (*o*
Si purement de ſon corps fit folie.
Le bon Baza qui maſſacra Nadad ; [*p*
Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad
Le Roi Joas meurtri par Joſabad, [*r*
Fils d'Atrobad ; & la Reine Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad. (*s*
Longuette fut la triſte litanie ;
Ces beaux récits étaient entrelaſſés
De ces grands traits ſi chers aux temps paſſés.
On y voyait le Soleil ſe diſſoudre,
La mer fuyant, la Lune miſe en poudre,
Le Monde en feu, qui toujours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
Des flots de ſang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait ſous de verds oliviers,
Les monts ſautaient tout comme des béliers.
Et les béliers tout comme des collines.

Le

Le bon Auſtin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laiſſait ſon peuple en eſclavage ;
Mais des lions briſant toujours les dents,
Sous ſes deux pieds écraſant les ſerpens,
Parlant au Nil, & ſuſpendant la rage
Des baſilics [t] & des léviatans. (u
Auſtin finit. — Sa pindarique ivreſſe
Fit élever parmi les Bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux ;
Qui n'était pas en faveur de la piece.
Denis ſe leve : & baiſſant ſes doux yeux ;
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'Auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux ;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire,
Encouragez celui qui vous admire.
Il ſalua trois fois très humblement
Les Conſeillers, le premier Préſident ;
Puis il chanta d'une voix douce & tendre
Cet Hymne adroit que vous allez entendre.
O Pierre ! ô Pierre ! ô vous ſur qui Jeſus
Daigna fonder ſon Egliſe immortelle,
Portier des Cieux, Paſteur de tout fidele,
Maître des Rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, Prêtre ſaint, tendre pere,
Auguſte appui de nos Rois très Chrétiens,
Etends ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, & ces droits ſont
les tiens.

Le Pape à Rome eſt Maître des Couronnes :
Aucun n'en doute, & ſi ton Lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de Parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis ſur le Trône une race étrangere.
On ôte au fils l'héritage du pere.
Divin Portier, oppoſe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de miſere ;
Rends-nous les clefs de la Cour du Palais.
C'eſt ſur ce ton que Saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un ſecret embarras.
Céphas content, fit voir ſur ſon viſage
De l'amour-propre un ſecret témoignage :
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien, continuez Denis.
L'humble Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les Cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance ;
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.
Denis alors, d'une voix aſſurée
En vers heureux chanta le bon Berger,
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;

Le bon Fermier dont la main libérale,
Daigne payer l'Ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;
Le bon Patron, qui n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains ;
Le bon Prophete, encor plus doux qu'auſtere,
Qui donne grace à la Femme adultere,
A Magdelaine : & permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuiés.
[Par Magdelaine, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuſſit : la grand'chambre Etherée
Sentit le trait, & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'Ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du Saint Anglais l'audace fut déçue ;
Auſtin rougit : il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le Paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent, hypocrite,
Qui fut payé de haine & de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts & condamner nos freres.
Pierre à Denis donna deux beaux agnus,
Denis les baiſe ; & ſoudain l'on ordonne
Par un Arrêt ſigné de douze élus

Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, & par Charle en perſonne.
En ce moment la Baroiſe Amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure & les traits.
Comme un Soleil, dont ſouvent un nuage,
Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria : ce jour eſt glorieux ;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les Cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible
Deja s'arrête, & n'eſt plus invincible.
Il lit au Ciel d'un regard conſterné
Que de Saint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée ;
Tous les Bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir deſcendent après eux.
Charle plus loin entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage ;
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.
C'eſt en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance.

O dur Anglais! ô Chriſtophe Arondel!
Ton maintien ſec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce ſoucilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France;
Et l'ont eût dit à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuyer.
Sa Roſamore à ſes pas attachée
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau Page, ou qu'un jeune Ecuyer:
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier;
D'un perroquet la plume panachée,
Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décollé Martinguerre,
Elle ſe plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quittant l'aiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un Démon trop funeſte aux Amans,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance

Sur le Cauſeur; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots;
Il tombe & meurt : & la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.
A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'Amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence;
Point de ſoupirs : elle cria vengeance;
Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nud, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du col d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la derniere fois;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.
Mais dans l'inſtant le brave & beau la Hire,
Porte au Guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.

Son caſque d'or que ſa chûte détache,
Découvre un ſein de roſes & de lys;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs; & d'un ton lamentable,
S'écrie: ô Ciel, je ſuis un meurtrier,
Un Houſard noir plutôt qu'un Chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infâme:
Eſt-il permis de tuer une Dame!
Mais Richemont toujours mauvais plaiſant
Et toujours dur, lui dit: Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont ſur toi trop d'empire:
C'eſt une Anglaiſe, & le mal n'eſt pas grand.
Elle n'eſt pas Pucelle comme Jeanne.
Tandis qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de fleche il ſe ſentit bleſſé:
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe Bretonne,
Qui comme un flot le preſſe & l'environne.
La Hire & lui, Nobles, Bourgeois, Soldats,
Portent partout les efforts de leurs bras:
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule;
De corps ſanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

Dans cette horrible & ſanglante mêlée,
Le Roi diſait à Dunois : Cher Bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Qui ? dit Dunois : le bon Roi lui repart :
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ?
Qui donc ? Hélas ! elle était diſparue,
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduit au château de Bedfort :
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel, dit le Roi, qu'elle me ſoit fidelle ;
Gardez-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait, & combattait toujours.
Bientôt la nuit couvrant notre hémiſphere,
L'enveloppa d'un noir & long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il ſortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voiſine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une ſurtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au ſouris tendre, à la peau de ſatin,
Que ſermonait un bon Bénédictin.
Des Ecuyers brillans, à mines fieres,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,
Accompagnaient les belles Cavalieres.
La troupe errante avait porté ſes pas

Vers un palais qu'on ne connaiſſait pas,
Et que jamais avant cette aventure
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.
Le Roi ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me ſuivre;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidele amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore [x] au viſage vermeil,
Eût précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le Ciel on attelait encore
Les beaux Courſiers que conduit le Soleil, (y
Le Roi, Bonneau, Dunois & la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charle diſait : Voyons d'abord ma Belle,
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais.
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.

FIN du ſeizieme Chant.

NOTES
DU SEIZIEME CHANT.

a) *J'avoue que je ne l'ai point lu dans Tritême; mais il ſe peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.*

b] Remettez votre épée en ſon lieu; car qui prendra l'épée, périra par l'épée. *S. Pierre conſeille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.*

c] *La Motte-Houdart, Poëte un peu ſec, mais qui a fait d'aſſez bonnes choſes, avait malheureuſement fait des odes en proſe, en 1730. Preuve nouvelle que ce poëme divin fut compoſé vers ce tems-là.*

d) *Fortunat, Evêque de Poitiers, Poëte. Il n'eſt pas l'Auteur du* Pange lingua *qu'on lui attribue.*

e] *S. Proſper, Auteur d'un poëme fort ſec ſur la grace, au cinquiéme ſiècle.*

f] *Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une Hiſtoire de France, toute pleine de miracles.*

g] *S. Bernard, Bourguignon, né en* 1091, *Moine de Cîteaux, puis Abbé de Clervaux ; il entra dans toutes les affaires publiques de ſon temps, & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèſe dont notre Auteur le glorifie, il eſt vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abailard,* Leonem invaſimus, incidimus in draconem. *Sa mere étant groſſe de lui, ſongea qu'elle accouchait d'un chien blanc, & on lui prédit que ſon fils ſerait Moine, & aboyerait contre les mondains.*

h) *S. Auſtin, ou Auguſtin, Moine qu'on regarde comme le fondateur de la Primatie de Cantorbéry, ou Kenterbury.*

i] *Les Juifs empruntèrent, comme ont fait, les vaſes des Égiptiens, & s'enfuirent.*

k] *Les Lévites qui égorgerent vingt mille de leurs freres.*

l) *Phinée qui fit maſſacrer vingt-quatre milles de ſes freres, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.*

m) *Aod, ou Eüd, aſſaſſina le Roi Eglon, mais de la main gauche.*

n) *Samuel coupa en morceaux le Roi Agag, que Saül avait mis à rançon.*

o) *Judith assez connue.*

p) *Baza, Roi d'Israel, assassiné par Nadad, ou Nabab, mais il lui succéda.*

q] *Achab avait eu une grosse rançon de Benhadab, Roi Syrien : Saül en avait eu une d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.*

r) *Joas assassiné par Jozabad.*

s] *Allusion à l'Epigramme de Racine.*

Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holophetne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

t) *Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.*

u) *Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.*

x) *Phosphore, ou Fosfore, Porte-lumiere qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne Mythologie. On ne peut trop, en poésie, déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions, toutes allegoriques. Que nous sommes secs & arides en comparaison, nous autres* rémués des Barbares !

y) *Les anciens donnerent un char au Soleil. Cela etait fort commun. Zoroaſtre traverſait les airs dans un char. Elie fut tranſporté au Ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient* Pirois, Eoüs, Eton, Phlégon, *ſelon Ovide; c'eſt-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais ſelon d'autres Savants antiquaires, ils s'appellaient* Erithrée, Acteon, Lampos, & Philogée, *c'eſt-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terreſtre. Je crois que ces Savants ſe ſont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatres parties du jour pour ceux des chevaux; c'eſt une erreur groſſiere que je demontrerai dans le prochain Mercure, en attendant les deux diſſertations* in-folio *que j'ai faites ſur ce ſujet.*



CHANT XVII.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, Confeſſeur ordinaire du Roi.

OH, que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, temps heureux de faibleſſes,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnant de gloire.
Au haut des Cieux ils vous menent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels Négromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,

Aux plus grands Rois préférez vos griſettes.
Hermaprodix à bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès
Pour ſe venger des belles de la France,
Des Chevaliers, des ânes & des Saints
Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,
Perdait le ſens, l'eſprit & la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funeſtes aux vivans
Ont des effets bien moins extravagans.
Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée;
La tête haute, & de clinquans parée.
On voit ſon corps toujours en action.
Et ſon nom eſt l'*Imagination.*
Non, cette belle & charmante Déeſſe,
Qui préſida dans Rome & dans la Grece,
Aux beaux travaux de tant de grands Auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs
Sur plus d'un chant du grand Peintre d'Achille,

Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens ;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,
Cette étourdie, effarée, inſipide,
Que tant d'Auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, & qui ſervit de guide
Aux Scudéris, [a] le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus cheres
Sur nos Romans, nos nouveaux Opéra ;
Et ſon empire aſſez long-temps dura,
Sur le Théâtre, au Barreau, dans les chaires :
Près d'elle était le *Galimatias* ;
Monſtre bavard, careſſé dans ſes bras,
Nommé jadis le Docteur Séraphique, [b
Subtil, profond, énergique, Angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confuſion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque.* [c
Autour de lui voltigent l'Équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double ſens, qui font l'eſprit des ſots ;
Les préjugés, les mépriſes, les ſonges,
Les contre-ſens, les abſurdes menſonges ;
Ainſi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huants & les chauves-ſouris.
Quoi qu'il en ſoit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'eſprit tant qu'il y reſtera.

A peine Agnès, avec ſa douce eſcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave Confeſſeur,
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur;
Elle le prend pour ſon cher Roi de France.
O mon Héros! ô ma ſeule eſpérance!
Le juſte Ciel vous rend à mes ſouhaits,
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure?
Ah! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'un effort tendre & doux
Oter le froc du pere Bonifoux.
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris & rendu.
Charmante Agnès que tu fus conſternée!
Lorſque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue piquante, & rude & mal peignée!
Le Confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la Belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.
Comme il couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant & l'autre toute en larmes,
Ils ſont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux

D'un Chevalier, qui couvert de ſes armes
L'allait bientôt immoler ſous ſes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait Amant,
Qui de grand cœur, en tout autre moment,
Pour Dorothée aurait donné ſa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en ſon viſage
Qui reſſemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le Héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel:
En lui parlant ſans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : ne l'avez-vous point vu
Ce Chevalier qui de mon cœur eſt maître ?
Qui près de moi dans ces lieux eſt venu ?
Mon la Trimouille, hélas ! eſt diſparu,
Que fait-il donc ? de grace, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ſes touchans diſcours,
Ne connut point ſes fideles Amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient ſur lui prêt à trancher ſes jours.
Le fer en main il ſe met en défenſe,
Vers Dorothée en meſure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triſte, arrogant Breton ;
Dur inſulaire, ivre de bierre forte,
C'eſt bien à toi de parler de la ſorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi, petit-fils des Poitevins célébres
Dont les exploits, au ſéjour des ténébres,

Ont fait paſſer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh, quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame eſt frappée!
Fier en diſcours, & lâche en action,
Chevreuil Anglais, Thersite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes Parlementaires,
Vîte, eſſayons tous deux nos cimeterres;
Ça, qu'on dégaine; ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer ſur ton large derriere,
A mon plaiſir deux cens coups d'étriviere.
A ce diſcours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, & mourante de peur:
Je ne ſuis point Anglais, dit Dorothée;
J'en ſuis bien loin: Comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous ſi maltraitée?
Dans quel danger je ſuis précipitée!
Je cherche ici le Héros du Poitou;
C'eſt une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou;
Allait déja la prendre par le cou.
Le Confeſſeur, qui dans ſa prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,

N'en trouve point, roule avec lui par terre ;
La belle Agnès qui le ſuit & le ſerre,
Sur lui trébuche, en pouſſant des clameurs,
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs :
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre, & fort mal ajuſtée.
Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon Roi Charle eſcorté de Bonneau,
Avec Dunois & la fiere Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa Maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils ſont de cheval deſcendus,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces Docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre Théologique,
Où la Diſpute & la Confuſion
Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raiſon.
Nos Révérends arrivent à la file ;
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis ;
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis,
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs & point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.

Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.
Charle enivré de joie & de tendreſſe,
Les yeux mouillés, tout pétillans d'ardeur;
Et reſſentant un battement de cœur,
Diſait d'un ton d'amour & de langueur :
» Ma chere Agnès, ma pudique Maîtreſſe,
» Mon paradis, précis de tous les biens,
» Combien de fois, hélas, fus-tu perdue.
» A mes deſirs te voilà donc rendue.
» Parle d'amour, je te vois, je te tiens;
» Oh, que tu fais une charmante mine!
» Mais tu n'as plus cette taille ſi fine,
» Que je pouvais embraſſer autrefois
» En la ſerrant du bout de mes dix doigts.
» Quel embonpoint! quel ventre! quelles feſſes!
» Voilà le fruit de nos tendres careſſes:
» Agnès eſt groſſe, Agnès me donnera
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.
» Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,
» Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
» Amour le veut; il faut que dans l'inſtant
» J'aille au-devant de cet aimable enfant.»
A qui le Roi ſe faiſait-il entendre?
A qui tient-il ce diſcours noble & tendre?
Qui tenait-il dans ſes bras amoureux?
C'était Bonneau, ſoufflant, ſuant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en ſa vie

Ne ſe ſentit l'ame plus ébahie.
Charle preſſé d'un deſir violent,
D'un bras nerveux le pouſſe tendrement;
Il le renverſe; & Bonneau péſamment
S'en va tomber ſur la troupe mêlée,
Qui de ſon poids ſe ſentit accablée.
Ciel, que de cris & que de hurlemens!
Le Confeſſeur reprit un peu ſes ſens;
Sa groſſe pance était juſte portée
Deſſus Agnès & deſſous Dorothée;
Il ſe releve, il marche, il court, il fuit,
Tout haletant le bon Bonneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa Maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après; il le preſſe, il lui crie:
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-
moi ma vie;
Attends, arrête: en prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frappe ſon gros dos.
Bonneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la péſante maſſe,
Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe & rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée & de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend

Tout ce qu'il donne au Royal Confident.
Dunois, la fleur de la Chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher appui;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui :
Il le connaît ; mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais ; il vous tombe ſur elle ;
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau, qui lourdement fuyait.
Le bon Roi Charle en ce déſordre extrême,
Dans ſon Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un Roi!
Pour un Amant des amans le plus tendre!
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans.
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance;
Le beau Bâtard ſe retourne & lui rend,
Sur la viſiere un énorme fendant.
Ah, s'il ſavait que c'eſt le Roi de France!
Qu'il ſe verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte & de douleur.
En même-temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de ſa puiſſante épée ;
Et le Bâtard incapable d'effroi,
Frappe à la fois ſa Maîtreſſe & ſon Roi ;
A droite, à gauche, il lance ſur leurs têtes

De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels ſeront vos regrets & vos larmes,
Quand vous ſaurez qui pourſuivent vos armes,
Et qui vous frotte, & qui vous combattez!
Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appéſantit ſon bras
Sur la Pucelle & roſſe ſes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa groſſe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précéde,
Aiguillonné de la peur qui le point,
Le tourbillon que la rage poſſéde,
Tous contre tous, aſſaillans, aſſaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Crians, hurlans, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au ſecours, on m'égorge, on me tue.
Le Confeſſeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceſſion.
Il apperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable Maître,
Hermaphrodix qui contemplait gaiment
Des bons Français le barbare tourment;
Et ſe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire,
Etait ſans doute un œuvre du Démon;
Il conſervait un reſte de raiſon;

Son long capuce & ſa large tonſure,
A ſa cervelle avait ſervi d'armure.
Il ſe ſouvient que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'uſage antique & beau,
Très ſagement établi par nos peres,
D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires;
Muſcade, clou, poivre, géroſle & ſel. [d
Pour Bonifoux il avait ſon Miſſel.
Il apperçut une fontaine claire,
Il y courut, ſel & Miſſel en main,
Bien réſolu d'attraper le Malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtere;
Il dit tout bas: *Sanctam Catholicam*,
Papam Romam, *aquam benedictam*.
Puis de Bonneau prend la taſſe & va vîte,
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le farfadet, né de la belle Alix.
Chez les Payens l'eau brûlante du Styx,
Fut moins fatale aux ames criminelles;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le Maître & le palais.
Les Combattans, couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encor & ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſi-tôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur, ni de mépriſe;
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut,
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe;

A nos Héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit :
Car la folie, hélas, ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpece.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces Paladins aux pieds du Moine noir,
Le béniſſans, chantans des Litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille ! ô vous royal Amant !
Qui me peindra votre raviſſement !
On n'entendait que ces mots : Ah, ma Belle,
Mon tout, mon Roi, mon Ange, ma Fidelle,
C'eſt vous ! c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, & des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées.
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le Confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
Le grand Bâtard & ſa fiere Maîtreſſe,
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Eleve alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave diſcordante,
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante,
Frémit d'horreur ; & Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,

Cent tours d'acier, & cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde Moſaïque
Fit voir au ſon de ſa trompe Hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé,
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique.
Alors, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample & ſacré Monaſtere.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce Maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de Réfectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les Saints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Rheims,
Dit à Dunois : Tout nous eſt favorable
Dans nos amours & dans nos grands deſſeins;
Eſpérons tout; ſoyez sûr que le Diable
A contre nous fait ſon dernier effort :
Parlant ainſi, Jeanne ſe trompait fort.

FIN du dix-ſeptieme Chant.

VARIANTES DU DIX-SEPTIEME CHANT.

CORISANDRE. *

Mon cher Lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens.
L'un a des traits, dont la douce piquure
Se fait ſentir, ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part & brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.

*] *Ce Chant étant tout-à-fait différent dans les autres éditions, nous le donnons en entier dans les Variantes, tel qu'il y eſt. C'eſt le XIV des éditions en dix-huit Chants, & le XIX de celles en vingt-quatre.*

Un rouge vif allume le viſage :
D'un nouvel être on ſe croit animé :
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé.
On n'entend rien, le regard étincelle :
Sans réfléchir, le geſte & l'acte ſuit.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur les bords du broc, qui la recele
S'éleve, court, s'échappe, tombe & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle
Du feu d'amour quand en nous il agit,
Vous connoiſſez tous ces états, mes freres!
Mais ce tyran de nos ames légeres,
Ce Dieu frippon, cet étourdi d'Amour,
Faiſait alors un bien plus plaiſant tour.
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès;
Si cette Belle avait eu le cœur tendre :
Beau don, qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune & ſotte Coriſandre.
L'Amour voulut que tout Roi, Chevalier,
Homme de robe, & jeune Bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le ſens à ſe faire lier.
Mais les Valets, le Peuple, eſpece vile,
Etaient exempts de la bizarre loi :
Il fallait être ou Gentilhomme ou Roi,
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore :
L'Art d'Eſculape, & cent grains d'ellébore.
Contre ce mal étaient un vain ſecours :

Et la cervelle empirait tous les jours,
Juſqu'au moment, où la Belle innocente
Pour quelque Amant ſerait compatiſſante:
Et ce moment du Ciel était preſcrit,
Pour que la Belle eût enfin de l'eſprit.
Plus d'un Amant, né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avait perdu le ſens & la mémoire.
L'un ſe croit cerf, & broute dans les bois,
L'autre penſant avoir un cu de verre,
Dès qu'un paſſant le heurte en ſont chemin,
Va s'écriant qu'on caſſe ſon derierre.
Goyon ſe croit du ſexe féminin,
Porte une jupe & ſe meurt de triſteſſe,
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe:
D'un large bât Valori s'eſt chargé:
Il ſe croit âne, & ne ſe trompe guere,
Veut qu'on le charge, & ne ceſſe de braire.
Sablé ſe croit en marmite changé,
Marche à trois pieds: une main poſe à terre,
L'autre fait l'anſe. Hélas! chacun de nous
Pourrait fort bien ſe mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Coriſandre.
Quel bon eſprit ne ſe laiſſe ſurprendre
A ſes deſirs? & qui n'a ſes travers?
Chacun eſt fou, tant en proſe qu'en vers.
Or, Coriſandre avait une grand'mere,
Femme de bien, d'une humeur peu ſévere,

Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille faiſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau :
Sa fille donc ſi fatale au cerveau,
Par elle fut dans ſa chambre enfermée.
Elle apoſta, pour garder le château,
Deux champions, à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.
La Belle ſotte, ainſi claquemurée,
Filait, couſait, & chantait, ſans penſer,
Sans nul regret, qui vint la traverſer,
Sans goût, ſans ſoins, & ſans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ſes Amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la Belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colere
D'avoir raté ſa ſuperbe Adverſaire,
Vers ſes Anglais retournait en grondant :
Semblable au chien, dont la vorace dent
Saiſit en vain le liévre qui s'échappe,
Qui tourne, vire, & crie, & pleure, & jappe,
Puis vers ſon Maître approche à petit pas
Portant la queue & l'oreille fort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce tendre duel.
Son Général cependant lui dépêche,

Pour le preſſer un jeune Colonel,
Brave Irlandais, nommé *Paul Tirconel*,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
Au ſourcil fier, & qui porte la mine
D'avoir toujours ſu parer à l'affront,
Qui de Chandos faiſait rougir le front
Ces deux Guerriers, avec leur noble eſcorte,
De Coriſandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux Portiers l'un
Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer juſques à Coriſandre,
Si vous voulez garder le ſens commun.
Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pouſſe en avant, & frappant en furie,
D'un coup d'eſtoc renverſe à douze pas
Un des Huiſſiers, qui ſe démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin ſur le ſable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups
Lâche la bride & ſerre les genoux
A ſon courſier, qui, comme la tempête,
Part de la main & paſſe ſur la tête
De l'autre Huiſſier, qui leve un front confus,
Reſte un moment interdit & perclus,
Et détournant reçoit une ruade,
Qui les met bas avec ſon camarade.

Tel en Province un brillant Officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au ſpectacle, & roſſe le Portier,
Gagne une loge, &, placé ſans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
La ſuite Anglaiſe arrive dans la cour:
La vieille Dame y deſcend éplorée.
A ce grand bruit, Coriſandre effarée
Prend un jupon, ſort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais obſervant l'innocente figure,
Ce teint de lys, ces charmes ſucculens,
Ces bras d'ivoire & ces tetons naiſſans,
Que de ſes mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuſe avanture;
Quand Coriſandre, à l'hébêté maintien,
Jette au haſard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il ſalua la Grand'mere & la Fille,
Et pour ſa part fit auſſi les yeux doux,
Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux foux.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il ſoit ſellé, bridé, monté,
Et puis claquant ſa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance ſur le dos.
La belle crie, & tombe ſous Chandos;

Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même inſtant ſe croit Cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie.
Pour un tonneau, qu'il convient préparer
Pour le percer & pour le ſoutirer,
Par l'orifice, au clair juſqu'à la lie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie:
Vous êtes fou! *God dam*! l'eſprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à criniere Iſabelle!...
C'eſt mon tonneau, j'en porte le bondon..,
C'eſt mon cheval,.. c'eſt mon tonneau, mon frere....
Egalement tous deux avaient raiſon.
Ils ſoutenoient leur folle opinion
Avec l'ardeur, dont un Moine en colere
Plaide en faveur du dévot Scapulaire,
Et d'Olivet pour ſon chet Cicéron.
Des démentis en réplique & duplique,
Et certains mots, que, grace à ma pudeur,
Mon ſtyle honnête épargne à mon Lecteur,
Mots effrayans pour qui d'amour ſe pique,
Mirent en feu nos illuſtres Bretons,
Qui ſe narguaient de leurs eſtramaçons.
Comme le vent, d'abord faible, murmure,
S'éleve, gronde, & briſant les vaiſſeaux,
Trop agités pour réſiſter aux eaux,

Répand l'horreur ſur toute la nature:
Ainſi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaiſanter, faire ſemblant de rire,
Puis ſe fâcher, puis dans leur noir délire
Aller d'un train à ſe donner la mort.
Tous deux en garde, en la même poſture,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
La tête haute & le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais auſſi-tôt ſans regle ni meſure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont *Etna*, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au Maître du tonnerre
Le gros canon, dont ſe moque la terre.
Des deux côtés le ſang eſt répandu,
Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un ſeul cri ſuccéde à la bleſſure.
La bonne mere en gémit de douleur,
Voudrait pouvoir leur ôter leur armure,
Dit ſon *Pater*, demande un Confeſſeur,
Et cependant ſa fille avec langueur
Se rengorgeant, rajuſte ſa coëffure.
Nos deux Anglais ſanglans, laſſés, rendus,
Giſſaient

Giſſaient tous deux ſur la terre étendus,
Quand arriva le grand Roi de la France,
Et ces Héros brillans, porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formaient une Cour
Digne de Mars & du Dieu de l'Amour.
La belle Sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru que la nature mît
Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la Belle à peine remarquées.
Les dons du Ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout ſe façonne à notre caractère:
Diverſement ſur nous la grace opere.
Le même ſuc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons, & des roſes.
D'Argens ſoupire, alors que d'Arget tit:
Et Maupertuis débite des fadaiſes,
Comme Newton ſes doctes hypotheſes:
Et certain roi fait ſervir ſes ſoldats
A ſes amours ainſi qu'à ſes combats.
Tout ſe varie: une cervelle Anglaiſe
Tourne autrement qu'une tête Françaiſe:
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays;
Chez les Anglais, ſombres & durs eſprits,
Toute folie eſt noire, atrabilaire:

Chez les Français, elle eſt vive & légere.
D'abord nos gens, ſe prenant par la main,
Danſent en rond, & chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement ſe démene,
Hors de cadence, ainſi que hors d'haleine ;
Breviaire en main, le Pere Bonifoux
A pas plus lents danſe avec tous ces foux,
Mais ſe plaiſant ſurtout avec le Page.
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au Pere un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la Royale & danſante cohue,
Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corſelets ; & nus ſur le gaſon,
Nageant à vuide & levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le Moine, en nageant,
Allait toujours près du Page engageant.
A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès & la Pucelle,
Qui détournaient leur diſcrete prunelle,
Puis regardaient, & puis levaient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les Cieux.
Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,

J'aurai pour moi Saint Denis, & mon ane:
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon Prince, & ſauvé des Couvens;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout envain? Le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos Héros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos Nageurs ſe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, & riaient quelquefois
De voir ſi fous des Héros & des Rois.
Mais que réſoudre? Où fuir? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une ſervante en ſecret leur apprit
L'art de guérir ceux qui perdaient l'eſprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon ſens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux, dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Coriſandre
Aux lacs d'amour ſe laiſſera ſurprendre.
Ce bon avis ne fut pas ſans profit.
Le Muletier par bonheur l'entendit: [*
Car vous ſaurez que ce Paillard terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours ſenſible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied diſcret
Suivi de loin l'Amazone en ſecret.

*) *Voyez ci-deſſus: Variante, Chant XIV, pag. 62.*

A ce propos, il eut la confiance
De ſecourir & ſon Prince & la France.
La belle était juſtement dans un coin
Propre au myſtère : il la guette de loin,
Puis, court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le ſeul ſage.
O Muletier ! de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle Créature :
Il la ſubjugue, & d'un rein vigoureux
Faiſant jouer le bélier monſtrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades ;
Puis redoublant ſes vives eſtocades,
Il loge enfin, dans toute ſa longueur,
En ce fourreau ſon braquemart vainqueur.
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avait pas eu le temps de ſe défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les Saints,
Que l'ennemi ſe fût caſſé les reins.
Pour elle enfin, le moment vint d'apprendre
Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté, dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.

Chaque cervelle auſſi-tôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe :
Car le Roi Charle obtint le gros bon ſens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du Moine ; & chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raiſon des humains,
Ce don de Dieu, n'eſt que fort peu de choſe.
Il ne l'a pas verſée à pleines mains ;
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les Amans : chacun pour ſa Maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe ;
Car en amour que fait le ſens commun ?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens,
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un Muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécille,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du Diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée & ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans appeller le Diable à leur ſecours.

NOTES
DU DIX-SEPTIEME CHANT.

a] *Scudéri, Auteur d'Alaric, poëme épique. Le Moine, Jéſuite, Auteur du S. Louis, ou Louïſiade, poëme épique ; Deſmarets S. Sorlin, Auteur de Clovis, poëme épique ; ces trois ouvrages ſont de terribles poëmes épiques.*

b] *Noms que prenaient autrefois les Théologiens.*

c) *L'hiſtoire de Marie à la Coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule, compoſé par Languet, alors Evêque de Soiſſons ; ce paſſage nous indique que le fameux poëme que nous commentons, fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup queſtion de Marie à la Coque.*

d] *C'eſt ce qu'on appellait autrefois,* Cuiſine de poche, *& ce que ſignifie ce vers d'une Comédie :*

Porte cuiſine en poche, & poivre concaſſé.

e) *Jéricho, comme vous ſavez, tomba au ſon des cornemuſes : c'eſt un événement très commun.*

CHANT XVIII.

Diſgrace de Charle, & de ſa troupe dorée.

Je ne connais dans l'hiſtoire du monde
Aucun Héros, aucun homme de bien,
Aucun Prophète, aucun parfait Chrétien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'eſprit immonde.
La providence en tout temps éprouva
Mon bon Roi Charle avec mainte détreſſe.
Dès ſon berceau fort mal on l'éleva,
Le Bourguignon pourſuivit ſa jeuneſſe; [*a*
De tous ſes droits ſon Pere le priva;
Le Parlement de Paris, près Goneſſe, [*b*
Tuteur des Rois (*c*) ſon Pupille ajourna;
De ſes beaux lys un Chef Anglais s'orna;
Il fut errant, manqua ſouvent la Meſſe,
Et de dîner; rarement ſe joutna
En meme lieu. Mere, [*d*] Oncle, Ami, Maîtreſſe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un Page Anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; & l'Enfer déchaîna
Hermaphrodix qui par magique adreſſe
Pour quelque temps la tête lui tourna.

Il eſſuya des traits de toute eſpece ;
Il les ſouffrit ; & Dieu lui pardonna.
De nos Amans la troupe fiere & leſte
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des Chevaliers, d'Agnès, & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte & ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On apperçut de loin des Hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lys & de trois Léopards. (e
Le Roi fit halte, en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle : Allons, fuyons mon Maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre & les fronts conſternés.
Hélas ! ce ſont des Chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs ; & c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, Bâtard, allons & faiſons voir
Ce qu'eſt Dunois, & ce qu'eſt la Pucelle,
Lance en arrêt ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces Héros.

Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne,
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux Chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre;
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux.---Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces Chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charle ſoupire;
Hélas, dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais regnent dans mon Empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prieres!
C'eſt de leur part, hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galeres!...
Puis le bon Prince avec compaſſion

Daigne approcher du Maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torſe ombrage un long menton;
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,
Ses ſourcils roux mêlangés & retors
Semblent loger la fraude & l'impoſture.
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.
Le Sycophante, à l'aſpect de ſon Prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, affamé de carnage;
Il voit ſon Maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flatte en ſon langage;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le Démon
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queue & ſa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune Anachorete,
Pour mieux tenter Sœur Roſe, ou Sœur Diſcrete.
Le Roi des Francs, trompé par le Félon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable.

Dis-moi, quel eſt ton métier, pauvre Diable,
Ton nom, ta place, & pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer ſur les mers de Provence?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O Monarque trop bon!
Je ſuis de Nante, & mon nom eſt Frélon. [f
J'aime Jeſus d'un feu pur & ſincere;
Dans un Couvent je fus quelque temps frere,
J'en ai les mœurs; & j'eus dans tous les temps
Un très grand ſoin du ſalut des enfans.
A la vertu je conſacrai ma vie.
Sous les Charniers, qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de Génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je ſuis connu dans la place Maubert;
C'eſt là ſurtout, qu'on m'a rendu juſtice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleſſes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'eſcroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.
Ce bon propos toucha le Roi de France.
Conſole-toi, dit-il, & ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade,
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi fut un homme de bien?
Ah! dit Frélon, ſur ma foi de Chrétien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi même;
Nous ſommes tous en un moule jettés.

L'abbé Coyon [g] qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on
l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point men-
teur,
Jamais méchant, ni calomniateur.
Maître Chaumé [h] deſſous ſa mine baſſe,
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte
audace ;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gauchat (i) pourrait embarraſſer
Tous les Rabins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet Avocat ſans cauſe,
Il a quitté le Barreau pour le Ciel.
Ce Sabotier [k] eſt tout pétri de miel.
Ah ! l'eſprit fin ! le bon cœur ! le ſaint
Prêtre !
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon Maître,
Mais ſans malice, & pour très peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles.
Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous, nous vous ſerons fidèles.
En ce temps-ci la gloire & les lauriers
Sont dévolus aux Auteurs des Charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie ;
Tel eſt le ſort des Auteurs, des Héros,
Des grands eſprits, & ſurtout des dévots.
Car la vertu fut toujours pourſuivie.
O mon bon Roi ! qui le ſait mieux que vous ?

Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle apperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux Rameurs honteux ?
Vous voyez là, reprit l'Homme aux Semaines [*l*].
Les plus diſcrets & les plus vertueux,
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, [*m*] Prédicateur des Grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans :
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Briſet (*n*) Directeur de Nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & ſainte
Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Pour le dernier de la noble ſequelle,
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher la Beaumelle. [*o*]
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidele ;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.

Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,
Il ſait combien pour les faibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe,
Qu'aux yeux des ſots ſa lumiere eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe ; & ce diſcret Auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre Majeſté ;
Je vois en vous un Héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Frélon nous écrirons pour vous.
Alors il fit un diſcours pathétique
Contre l'Anglais, & pour la loi Salique ;
Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'État.
Charle admira ſa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
La belle Agnès préſente à l'entrevue,
S'attendriſſait, ſe ſentait toute émue.
Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur eſt toujours plus encline,
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour

Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face,
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grace.
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre Maître!
C'eſt mon Amant qu'on doit ſeul recon-
naître.
Ce ſont pédans en Juges déguiſés.
Je les ai vus, ces Héros d'écritoire,
De nos bons Rois ces Tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur Pupille ôter ſes revenus;
Pardevant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa Couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux
Par leurs arrêts ſont traités comme vous.
Protégez-les. Vos cauſes ſont communes;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infor-
tunes.
De ce dicours le Roi fut très touché,
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpece moins
tendre,
Soutint au Roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats,

Il faut des dos, des jambes & des bras;
Ces gens en ont ; & dans ces avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les, mettons-leur dès demain
Au lieu de rame un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les Villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le Roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tomberent
En ſoupirant, & de pleurs les baignerent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner paſſerent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'Intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les reſtes du Cerdeau.
Charle & les ſiens aſſez gaiment ſouperent.
Et puis Agnès & Charle ſe coucherent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteaux, ſans habits.
Agnès envain cherche ſes engageantes,
Son beau collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal Amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon Prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante

Sous le drapeau du Gazetier de Nante,
D'une main prompte, & d'un zele empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon Roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagerent.
Là, par écrit doctement ils coucherent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont freres,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſeres;
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumiere,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *& l'eſprit & le cœur*,
Avec préface, & l'avis au lecteur.
Du clément Roi la Maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Énée (p
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes Harpies
Juſte à midi de leurs antres ſorties
Vinrent manger le dîner de ces Rois.
Agnès timide & Dorothée en larmes

Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidele Tréſorier,
Les faiſait rire à force de crier.
Ah, diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah! j'en mourrai : les fripons m'ont tout pris ;
Le Roi mon Maître eſt trop bon, quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours accorte, & toujours bien diſante,
Lui répliqua : Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle avanture
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les Auteurs & la littérature.
Car j'ai connu de très bons Ecrivains,
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le Roi leur Maître,
Faiſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles;
Le doux plaiſir déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; & s'il eſt des Frélons,
Dans notre ſiecle, on trouve des abeilles.
Bonneau reprit : Eh, que m'importe hélas!

Frélon, abeille, & tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, & ma bourſe eſt perdue.
On le conſole ; & chacun s'évertue
En vrais Héros endurcis aux revers
A réparer les dommages ſoufferts.
On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſûr aſyle
Du grand Roi Charle & de ſes paladins,
Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos Chevaliers à moitié s'équiperent,
Fort ſimplement les Dames s'ajuſterent.
On arriva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nu, l'autre à demi-chauſſé.

Fin du dix-huitieme Chant.

NOTES

DU DIX-HUITIEME CHANT.

a) LE Duc de Bourgogne qui aſſaſſina le Duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Moutereau.

b] Goneſſe, village auprès de Paris, célébre par ſes boulangers & par pluſieurs combats.

c) Charles VII, ajourné à la table de marbre par l'Avocat-général Deſmarets.

d] Sa propre mere, Iſabelle de Baviere, fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troyes, par lequel ſon gendre, le Roi d'Angleterre, Henri V, eut la couronne de France.

e] Ce ſont les armes d'Angleterre.

f) Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un miſérable de ce nom, qui écrivait des feuilles ſous les charniers des SS. Innocens. Il fit quelques tours de paſſe-

paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au Châtelet, à Bicêtre & au Fort-l'Evêque. Il avait été quelque temps Moine, & s'étant fait chaſſer du Couvent, il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célèbres Ecrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nantes, & exerçait à Paris la profeſſion de Gazetier ſatyrique. Jamais homme ne fut plus mépriſé & plus déteſté que lui, comme dit la chronique de Froiſſart.

g] Goyon, ou Guyon, auteur du temps de Charles VI. Il compoſa une Hiſtoire Romaine, déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le temps. Il fit auſſi l'Oracle des Philoſophes. C'eſt un tiſſu ridicule de calomnies. Auſſi il s'en répentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit Monſtrelet.

h) Autre calomniateur du temps.

i] Autre calomniateur.

k) L'abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Caſtres, Auteur de deux eſpeces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit ſon Maître M. le Comte

de L. . . . c, & fut chaſſé d'une maniere un peu rude, dont il s'eſt reſſenti long-temps.

l) Frélon donnait alors toutes les ſemaines une feuille, dans laquelle il haſardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquelles il fut repris de juſtice, comme on l'a déja dit.

m) Il ſemble que ce Chant de l'Abbé Tritême ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, Docteur & Curé à Verſailles, qui fut apperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Briſet, fameux Directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inſéré une partie de cette tirade, dans cette nouvelle édition du divin Poëme de l'Abbé Tritême. Il aurait bien dû dire un mot de l'Abbé la Coſte, condamné à être marqué d'un

fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux. Cet Abbé la Coſte avait travaillé avec Frélon à l'Année Littéraire.

o] *La Beaumelle, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque temps à Geneve, Précepteur chez M. de Boiſy, puis réfugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une Dame & ſes dentelles; il s'enfuit avec la Femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui eſt connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enſuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'Auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé :* Mes penſées, *dans lequel il vomit les plus lâches injures contre preſque tous les gens en places. C'eſt lui qui a falſifié* les Lettres de Madame de Maintenon, *& les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes & les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes,* Le ſiécle de Louis XIV *qu'il falſifia, & qu'il chargea de remarques, non-ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces, répan-*

dues contre la maiſon Royale, contre les plus illuſtres maiſons du Royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion, ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier, par des gredins, les hommes célébres dans les arts. Ils leur diſent : N'y faites pas attention, laiſſez crier ces miſérables, afin que nous ayons le plaiſir de voir les gueux vous jetter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens & frippons, & ſur-tout quand ils ennuyent. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. Oportet cognoſci malos.

p] *Les harpies Célæno, Ocypète, & Aëllo, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on ſervait ſur la table du Roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maiſon. Zetes & Calais, fils de Borée, chaſſerent ces harpies juſques vers les iſles Strophades près de la Grece. Elles traiterent Enée comme Phinée ; mais Virgile en fait des Prophéteſ-*

ſes. Voilà de plaiſantes créatures pour être inſpirées de Dieu!

Virginei volucrum vultus fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida ſemper
Ora fame.

Elles ſe plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédiſent que pour ſa peine, il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiettes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.



CHANT XIX.

Mort du brave & tendre la Trimouille, & de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait Chartreux.

SŒUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monſtre ſanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris & de ſang & de pleurs;
Mais quand l'Amour joint encor ſes malheurs
A ceux de Mars, lorſque la main chérie
D'un tendre Amant de faveurs enivré,
Répand un ſang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de ſa vie;
Lorſqu'il enfonce un poignard égaré
Au même ſein, que ſes levres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes ſi touchantes,
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui reſpiraient l'amour;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet ſur les cœurs nés ſenſibles,

Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un Roi pour courir à la mort.
Charle entouré de la troupe Royale,
Avait repris cette raiſon fatale,
Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la Ville,
Vers ce château ſon noble & ſûr aſyle,
Où ſe gardaient ces magaſins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons que l'Enfer en ſa rage
Avait fondu pour notre affreux uſage.
Déja des tours le faîte paraiſſait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'eſpoir ainſi que de courage :
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des Amans, allant près de ſa Dame
Au petit pas, & parlant de ſa flamme,
Manqua ſa route & prit d'autres chemins.
Dans un vallon qu'arroſe une onde pure,
Il vit un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers.
Il eſt un antre où ſouvent les Nayades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiſſeau par des conduits ſecrets
Y tombe en nappe & forme vingt caſcades ;
Un tapis verd eſt tendu tout auprès,
Le ſerpolet, la méliſſe naiſſante,
Le blanc jaſmin, la jonquille odorante

Y ſemblent dire aux bergers d'alentour,
Repoſez-vous ſur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des Zéphirs,
Le lieu, le temps, ſa tendreſſe, ſon âge,
Surtout ſa Dame allument ſes deſirs.
Les deux Amans de cheval deſcendirent.
Sur le gazon côte à côte ſe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baiſers cueillirent:
Mars & Vénus planant du haut des Cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux;
Du fond des bois les Nymphes applaudirent,
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimerent mieux.
Dans le bois même étoit une Chapelle,
Séjour funebre à la mort conſacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux Deſſervans vêtus d'un blanc ſurplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel aſſiſtait au Service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il étoit frere d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaiſſant ni l'amour, ni les larmes.
Il conſervait un reſte d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans ſa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colere encor que par pitié.

Il apperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amuſaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre Amant
A ſes tranſports en ſecret s'abandonne,
Occupés d'eux & ne voyant perſonne.
Paul Tirconel, dont l'eſprit inhumain,
Ne ſouffrait pas les plaiſirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria: Profanes,
C'eſt donc ainſi dans votre indigne ardeur,
Que d'un Héros vous inſultez les manes!
Rebut honteux d'une Cour ſans pudeur,
Vils ennemis: quand un Anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement:
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe!
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois Chevalier,
Fait pour la Cour, & né pour la molleſſe,
Dont la main faible aurait par quelque adreſſe
Donné la mort à ce puiſſant Guerrier?
Quoi, ſans parler tu lorgnes ta Maîtreſſe!
Tu ſens ta honte, & ton cœur ſe confond.
A ce diſcours la Trimouille répond:
Ce n'eſt point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des Héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,

Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque Anglais à mon tour.
Comme un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'éleve, gronde, & briſant les vaiſſeaux,
Répand l'horreur ſur toute la nature;
Tels la Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque & ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon,
Avait jeté près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, & ſabre, & morion,
Tout ſon harnois pour être plus à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amour?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laiſſa dans la Chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un Ecuyer.
Il ne garda qu'un large baudriet
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colere;
Et s'écriant: Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat, qui, faiſant l'hypocrite,

S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, & pouſſe à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector & Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas
Aux yeux d'Hélene affligée & coupable. [a
L'antre, le bois, l'air, le Ciel rétentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée,
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh, quoi, ſur le pré même,
Où je goûtais les pures voluptés!
Dieux tout-puiſſant, je perdrais ce que j'aime!
Cher la Trimouille! Ah, barbare, arrêtez;
Barbare Anglais, percez mon ſein timide.
Diſant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les Combattans.
De ſon Amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolatre,
Était déja vivement effleuré
D'un coup terrible à grand-peine paré.
Le beau Français que ſa bleſſure irrite,
Sur le Breton vole & ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O Dieu d'amour! ô Ciel! ô coup affreux!
O quel Amant pourra jamais apprendre,
Sans arroſer mes écrits de ſes pleurs,

Que des Amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper ſa Maîtreſſe charmante !
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiege des amours,
Qui pour lui ſeul fut embraſé toujours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille... & la la mort,
L'affreuſe mort déja s'emparait d'elle;
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; & de ſa faible main,
De ſon Amant touchant encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame & ſes ſanglots:
Et j'aime, ... j'aime, ... étaient les derniers mots
Que prononça cette Amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il eſt tombé près d'elle
Sans connoiſſance: il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, & ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable & tendre,
Paul Titconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas que rien ne peut toucher, (b
Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure:
Il ſecourut Dorothée, il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les temps, & dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds. Les traits de ſon viſage
Sont fiers & doux: la grace & le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit: Il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il apperçut qu'on l'avait peint lui-même?
Il ſe contemple; il ſe voit trait pour trait.
Quelle ſurpriſe! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu *Carminetta*, la belle,
Noble & galante, aux Anglais peu cruelle?
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſence,
Ce beau portrait que du Lombard *Bélin*, [c
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mere;
Tout eſt connu, Tirconel eſt ſon pere.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux, & dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caracteres
Fait éprouver ſes atteintes ameres,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur Anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie;
Il la contemple, & ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois,
Et maudiſſant la fortune, la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine & ſans voix.
A ces accens tu rouvris la paupiere,
Tu vis le jour, la Trimouille, & ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumiere:
Il retira ſon arme meurtriere
Qui traverſait cet adorable ſein,
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé;
Et de ſon ſang ſa Maîtreſſe eſt baignée.
Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les Ecuyers, les Prêtres accoururent,
Epouvantés du ſpectacle cruel,

Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent ;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux Amans au ſéjour ténébreux.
Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces Amans malheureux
Sur des brancards que des lances formerent,
Au camp du Roi ſes Prêtres les porterent ;
Et de leurs pleurs les chemins arroſerent.
Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta depuis cette aventure,
Et femme, & fille, & toute la nature.
Il monte un Barbe ; & courant ſans Valets,
L'œil morne & ſombre, & ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, & paſſe à ſa terre natale :
C'eſt là qu'il prit la robe monacale
De S. Bruno : [*d*] c'eſt là qu'en ſon ennui,
Il mit le Ciel entre le monde & lui,
Fuyant ce Monde, & ſe fuyant lui-même ;
C'eſt là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut ſans jamais dire un mot,
Mais ſans pouvoir jamais être dévot.
Quand le Roi Charle, Agnès, & la Guerriere
Virent paſſer ce convoi douloureux,
Qu'on

Qu'on apperçut ces Amans généreux,
Jadis ſi beaux & ſi long-temps heureux,
Souillés de ſang & couverts de pouſſiere,
Tous les eſprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la ſanglante Troye,
Quand de la mort Hector devint la proie,
Et lorſqu'Achille, en modeſte Vainqueur,
Le fit traîner avec tant de douceur, [e
Les pieds liés, & la tête pendante,
Après ſon char, qui volait ſur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.
La Belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le Roi qui pleurait dans ſes bras,
Et lui diſait: Mon cher Amant, hélas!
Peut-être un jour nous ſerons l'un & l'autre
Portés ainſi dans l'Empire des morts!
Ah! que mon ame, auſſi-bien que mon corps
Soit à jamais unie avec la vôtre.
A ces propos qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit: Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles Amans;

C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô Roi! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fites couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille & de ſa Dorothée :
Un Roi doit vaincre, & non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne.
A ſon Amant, Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer!

FIN du dix-neuvieme Chant.

NOTES
DU DIX-NEUVIEME CHANT.

a] *Vous ſavez, mon cher Lecteur, qu'Hector & Ménélas ſe battirent, & qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu: auſſi notre nation eſt bien plus vertueuſe que celle des Grecs. Nos femmes ſont galantes; mais au fond elles ſont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philoſophe Chrétien. Tom. XII. page 169.*

b) *Je crois que notre Auteur entend par ces mots:* que rien ne put toucher, *la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refuſa l'hoſpitalité à Perſée. Il le laiſſa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun ſait, en le changeant en montagne.*

c] *Ce Bélin était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit Mahomet II.*

d) *Vous ſavez que Bruno fonda les Chartreux, après avoir vu ce Chanoine de Magdebourg qui parlait après ſa mort.*

e] *Je ſoupçonne un peu d'ironie dans notre grave Auteur.*

CHANT XX.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation. Tendre témérité de ſon âne. Belle réſiſtance de la Pucelle.

L'HOMME & la femme eſt choſe bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile:
Un rien le caſſe: on peut le rajuſter;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Garder ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir; croyez-moi, c'eſt un rêve,
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth & l'aveugle Samſon,
David le Saint, le ſage Salomon,
Et vous ſurtout, ſexe doux, ſexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux Teſtament,
Et de l'hiſtoire, & même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aiſément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices;
Mais j'avouerai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un ſinge,

Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.
J'en ſuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne aîlé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable à qui j'ai conſacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inſtruire il eſt temps de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau griſon
Pour un moment égara ſa raiſon;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt le ſage Tritême:
Ce digne Abbé qui vous parle lui-même.
Le gros damné de Pere Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudiere,
En blaſphêmant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la Pucelle altiere,
Par qui là-haut d'un coup d'eſtramaçon
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait à Belzébuth: mon pere,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne ſévere?
J'y crois pour moi ton honneur attaché. [1
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor ſur le viſage.
Pour ſe venger, l'amphibie animal
Vint s'adreſſer à l'Auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conſpirent

Contre une femme. Hélas ! le plus ſouvent
Pour les ſéduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc, deſſous ſon cotillon,
Gardait les clefs de la ville aſſiégée ;
Et que le ſort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du Diable a de l'invention:
Il courut vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Le Roi, Dunois, la Trimouille & la Belle
Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le Fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des Aſſiégés la brêche réparée
Aux Aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des Ennemis la troupe eſt retirée.
Les Citoyens, le Roi Charle & Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
Muſes, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, Lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez & Dunois & Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous ſouvient que je vous ai promis

De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit ſous Jeanne & ſous Dunois
Les ennemis des filles & des Rois.
Vous l'avez vu ſur ſes aîles dorées
Porter Dunois aux Lombardes contrées:
Il en revint: mais il revint jaloux:
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu ſacré dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'eſt uſé.
Tout eſt flétri; la force languiſſante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains;
Adreſſez-vous aux Héros d'Arcadie.
Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres Amans en cuiraſſe, en ſoutane,

Prélats, Abbés, Colonels, Conſeillers,
Gens du bel air, & même Cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe.
L'Abbé Tritême, eſprit ſage & diſcret, a
Et plus ſavant que le pédant Larchet, (a
Modeſte Auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut aux ſiecles à venir
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée;
Elle tomba. Mais ſon ame agitée
Se raſſura, faiſant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du Diable.
Du genre humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce Pere formidable,
Rival de Dieu, ſéduiſit autrefois
Ma chere Mere un ſoir au coin d'un bois, [b
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau Paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles

A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon temps
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce Grand homme raconte
Du ſaint Baudet l'inſolence & la honte.
La groſſe Jeanne au viſage vermeil
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappellait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,
A Saint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même;
Et qu'une femme en toute occaſion
Pour ſe conduire a beſoin d'un Patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le Démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie.
Le Tentateur qui ne néglige rien (2
Prenait ſon temps; il le prend toujours
bien.
Il eſt partout: il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'Art
Approfondi par Ovide & Bernard. (e

L'âne éclairé ſurmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos,
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux :
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les Héros,
D'être invincible, & ſurtout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre Mere,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
Où ſuis-je, ô Ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ? par S. Luc ! par S. Marc !
Eſt-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, & même parle bien.
L'âne à genoux compoſant ſon maintien,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'eſt point un preſtige. (3
J'avais parlé deux fois à Balaam.
Voyez en moi l'âne de Canaan.
Le juſte Ciel récompenſa mon zele.
Au vieil Enoch bientôt on me donna,
Enoch avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; & le Maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.
De notre pré le Maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement ;

C'eſt pour une âne une terrible affaire.
Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot Homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament;
La chair ſe tut; je n'eus point de faibleſſes;
Je vécus vierge; or, ſavez-vous comment?
Dans le pays il n'était point d'ânesſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat.
Lorſque Bacchus vint du fond de la Grece
Porter le Thyrſe, & la gloire & l'ivreſſe
Dans les pays par le Gange arroſés,
A ce Héros je ſervis de trompette: (d
Les Indiens, par nous civiliſés,
Chantent encor ma gloire & leur défaite.
Silène & moi, nous ſommes plus connus
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus:
C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.
Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque Saint George à vos Français ſi dur,
Ce fier Saint George aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courſier d'Angleterre,
Quand Saint Martin fameux par ſon manteau (f
Obtint encor un cheval aſſez beau,

Monſieur Denis, qui fait comme eux figure,
Voulut comme eux avoir une monture;
Il me choiſit, près de lui m'appella.
Il me fit don de deux brillantes aîles.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles:
Du grand Saint Roch le chien me feſtoya,
J'eus pour ami le porc de Saint Antoine,
Céleſte porc, emblême de tout Moine:
D'étrilles d'or mon Maître m'étrilla:
Je fus nourri de nectar, d'ambroiſie.
Mais, ô ma Jeanne! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens,
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
Le chien, le porc, & George & Denis même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſur-tout que de tous les emplois,
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus, ſelon mon choix,
Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
Eſt de ſervir ſous vos auguſtes loix.
Quand j'ai quitté le Ciel & l'Empirée
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les Cieux,
J'y ſuis encor; le Ciel eſt dans vos yeux.
A ce diſcours, peut-être téméraire,
Jeanne ſentit une juſte colere:
Aimer un âne & lui donner ſa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence

Des Muletiers & des Héros de France ?
Après avoir, par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut.
Mais que cet âne, ô Ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chevre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ses pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne & confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers,
Les fiers Tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Australes,
L'autre sifflant des glaces Boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceylan.
Tantôt la nef aux Cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jettée ;
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît sortir.
L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes & les Dieux,
Son arc en main planait au haut des Cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singuliere
Sur le sens lourd d'une ame si grossiere.
Vers son Amant elle avança la main,
Sans y songer ; puis la tira soudain.

Elle rougit, s'effraye & ſe condamne ;
Puis ſe raſſure, & puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir,
Reſpectez plus ma gloire & mon devoir ;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpeces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes ;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit : l'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête (*h*
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, [*i*
Pour un taureau, négligeant des Héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupede ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favoriſé
Le Dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours ; & le Diable,
Premier Auteur des écrits de la Fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos Savans.
Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le Héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit ; ô prodige ! ô merveille !
Le poſſédé, porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
Jadis Vénus fut ainſi confondue,

Lorſqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des Dieux le malheureux Vulcain
Sous le Dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue ;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas ;
Près de l'abyme il affermit ſes pas ;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi
Qui ſe réveille aux premieres alarmes,
Frotte ſes yeux, ſaute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte & fond ſur l'ennemi.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de ſon chevet ;
Elle la prend ; la puiſſance du Diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent ſur le Malin,
Le Malin court, & ſa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans, & Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait, mais dans ſa courſe prompte
Il veut venger les Anglais & ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du Préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame ;
Il était ſûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien ; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la Préſidente ;

Il ſait qu'elle aime & que Talbot l'enchante;
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit;
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpere
Qu'elle pourra prêter ſon miniſtere
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ſes fiers Combattans;
En travaillant pour ſes Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtieme Chant.

VARIANTES DU VINGTIEME CHANT.

Au lieu des 31 premiers vers de ce Chant, il n'y a dans les autres éditions que ce qui ſuit:

Que la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable!
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion:
Et c'eſt auſſi le partage du Diable.
Le gros damné, &c.

Page 186, vers 22.

J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de thétorique,
Pour engager le Tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout Méchef ce maudit Ouvrier
Courut bien vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'*Angleterre*,
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait *Jeanne* après ce grand conflit.
Charle, *Dunois*, & la groſſe *Amazone*,
Laſſes tous trois des travaux de *Bellone*,
Etaient enfin revenus dans leur fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des Aſſiégés la brêche réparée
Aux Aſſiégeans ne permit plus d'entrée.
Des Ennemis la troupe eſt retirée :
Les citoyens, le Roi *Charle* & *Betfort*,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
Muſes ! tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, Lecteur, en qui le Ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez le bon Monſieur *Denis*,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fideles

De ce baudet, poſſeſſeur de deux aîles.
La nuit des temps cachée encor aux humains
De l'âne aîlé quels étaient les deſſeins,
Quand il avait ſur ſes aîles dorées
Porté *Dunois* aux *Lombardes* contrées.
De ce Héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle,
Au fond du cœur, &c.

Page 190, vers 23.

Le Tentateur qui ne néglige rien,
Autour de nous, rode, épiant ſans ceſſe,
Prenait ſon temps : il le prend toujours bien ;
Il eſt partout. Il entra par adreſſe
Au corps de l'âne ; il lui forma l'eſprit ;
Valeur des ſons à ſa langue il apprit :
A ſa voix rauque il ôta ſa rudeſſe :
Il l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art,
Approfondit, &c.

Page 191, vers 17.

*Lui dit : ô d'*Arc*! ce n'eſt point un preſtige.*

» Voyez en moi l'âne de Canaan,
» Je fus nourri chez le vieux Balaam;
» Chez les Payens Balaam était Prêtre;
» Moi, j'étais Juif; & sans moi, mon cher Maître
» Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
» Dont un grand mal fût sans doute advenu.
» Adonaï récompensa mon zele;
» Au vieil Adam d'abord il me donna;
» Adam avait une vie immortelle:
» J'en eus autant; & le Maître ordonna
» Que le ciseau de la Parque cruelle
» Respecterait le fil de mes beaux ans.
» Je jouis donc d'un éternel printemps
» Dans le jardin de vos premiers parens
» Avec Adam dont je fus la monture.
» Là, pour nous deux l'indulgente nature
» Sans s'épuiser prodiguait ses présens.
» De ce jardin le Maître débonnaire
» Me permit tout, hors un cas seulement;
» Il m'ordonna de vivre chastement:
» C'est pour un âne une terrible affaire!
» Jeune & sans frein, dans ce charmant séjour,
» Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
» Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
» J'obéis mieux que votre premier homme,
» Qui perdit tout pour manger une pomme:

» Je fus vainqueur de mon tempérament:
» La chair ſe tut; je n'eus point de faibleſſes:
» Je vécus vierge, & ſavez-vous comment?
» Dans ce jardin il n'était point d'ânesſes.
» Je vis couler, content de mon état,
» Plus de mille ans dans ce doux célibat.
» Bientôt il plut au Maître du tonnerre,
» Au Créateur du Ciel & de la terre,
» Pour racheter le genre humain captif,
» De ſe faire homme, & ce qui pis eſt, Juif.
» Joſeph, Panther, & la brune Marie,
» Sans le ſavoir, firent cette œuvre pie.
» A ſon époux la belle dit adieu,
» Puis accouchad'un bâtard, qui fut Dieu.
» Il fut d'abord ſuivi par la canaille,
» Par des Mathieus, des Jacques, des enfans:
» Car Dieu ſe cache aux ſages comme aux grands;
» L'humble le ſuit, l'homme d'Etat s'en raille:
» La Cour d'Hérode & les gens du bel air
» Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
» De cette chair l'humanité ſacrée
» Et de Pilate aſſez peu révérée.
» Mais quelques jours avant qu'il fut feſſé,
» Et qu'un long bois pour Jeſus fut dreſſé,
» Il devait faire en public ſon entrée.
» C'était un point de la Religion,

» Que ſur un âne il entrât dans Sion ;
» Cet âne était prédit par Iſaïe,
» Ezéchiel, Baruch & Jétémie :
» C'était un cas important dans la loi :
» O Jeanne d'Arc ! cet âne, c'était moi.
» Un ordre vint à l'Archange terrible,
» Qui du Jardin eſt le Suiſſe inflexible,
» De me laiſſer ſortir de ce beau lieu.
» Je pris ma courſe, & j'allai porter Dieu.
» Notre préſence impoſait aux oracles :
» A chaque pas, nous faiſions des miracles ;
» Vérole, toux, fiévre, chancre, farcin
» Diſparaiſſaient à notre aſpect divin ;
» Chacun criait : Vive le Roi de gloire !
» Vous connaiſſez le reſte de l'hiſtoire.
» Le Créateur pendu publiquement
» Reſſuſcita bientôt ſecretement.
» Je fus fidele, & reſtai chez ſa Mere,
» Très mal bâté, faiſant très maigre chere ;
» Marie, au jour de ſon Aſſomption,
» Par Teſtament me laiſſa penſion :
» Et je vécus mille ans dans la maiſon,
» Juſques au jour, où cette Maiſon ſainte
» De la Cité quittant l'indigne enceinte
» Alla par mer aux rivages heureux
» Où de Lorette eſt le tréſor fameux.
» Là, du Seigneur je ſervis les pucelles :
» J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
» Enfin, là-haut dans ces plaines d'azur,

» Lorſque Saint George à vos Français, ſi dur,
» Ce fier Saint George, aimant toujours la guerre,
» Voulut avoir un courſier d'Angleterre;
» Quand Saint Martin, fameux par ſon manteau,
» Obtint encor un cheval aſſez beau.
» Monſieur Denis, qui, comme eux, fait figure,
» Voulut, comme eux, avoir une monture.
» Il me choiſit, près de lui m'appella,
» D'étrilles d'or mon Maître m'étrilla:
» Du doux Jeſus les bontés paternelles
» Me firent don de deux brillantes aîles:
» Et dans le temps que les Anges des airs
» Faiſaient voguer la maiſon ſur les mers,
» Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
» L'aigle de Jean, & le bœuf de Mathieu
» Me firent fête en cet auguſte lieu:
» L'agneau ſans tache avec moi broûta l'herbe:
» Là, je bravai ce cheval ſi ſuperbe,
» Qui doit porter par arrêt du deſtin
» Tantôt Luther, & tantôt Jean Calvin.
» Je fus nourri de nectar, d'ambroiſie:
» Mais, ô ma Jeanne! une ſi belle vie
» N'approche pas du plaiſir que je ſens,
» Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.

» L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même
» Ne valent pas votre beauté ſuprême.
» Croyez ſurtout, que de tous les emplois
» Où m'éleva mon étoile bénigne,
» Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
» Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
» C'eſt de ſervir ſous vos auguſtes loix.
» Quand j'ai quitté le Ciel & l'Empirée,
» J'ai vu par vous ma fortune honorée:
» Non, je n'ai point abandonné les Cieux:
» J'y ſuis encor: le Ciel eſt dans vos yeux.
Ainſi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant ſa flatteuſe éloquence
D'un geſte heureux que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue & le doux Maſſillon.
Ce beau récit, cette hiſtoire admirable,
Cet air naïf, dont l'âne débitait,
Mais plus que tout, ce geſte inimitable
Firent ſur Jeanne un vif & prompt effet,
Que ſon Dunois n'avait pas encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le Héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!

Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne, auprès de ſon chevet.
Il la ſaiſit. La puiſſance du Diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourſuit l'eſprit malin ;
Belzébuth tremble, & prompt à diſparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre,
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence ;
Où Conculix tenait en ſa puiſſance
La belle Agnès & les Héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piege,
Sont priſonniers en ce lieu ſacrilege.
Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le Bâtard & la Pucelle altiere,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De ſon palais ont forcé la Barriere,
Se gardait bien de donner des ſoupés
Aux Chevaliers dans ſes lacs attrapés.
Il les traitait avec rude maniere,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son Chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté ſacrée.
Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
Serez feſſés une fois par ſemaine,

Juſqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un,
En rempliſſant un devoir peu commun,
Pourra ſauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous ſix
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réuſſir,
Soyez feſſés ; car tel eſt ſon plaiſir.
Il s'en retourne après cette ſentence,
Les Priſonniers reſtent en conférence.
Mais qui voudra ſe dévouer pour tous?
Agnès diſait : Pourrais-je en conſcience,
Du Dieu d'amour ſentir ici les coups?
Le don d'aimer ne dépend pas de nous:
Et je ſerai fidelle au Roi de France.
Parlant ainſi, ſes regards affligés
Lorgnent Monroſe, & de pleurs ſont chargés.
Monroſe dit : Pour moi j'aime une belle,
Que pour des Dieux je ne ſaurais quitter.
Cent Conculix ne ſauraient me tenter:
Et je voudrais être feſſé pour elle!
Je voudrais l'être auſſi pour mon Amant,
Dit Dorothée. Il n'eſt point de tourment
Que de l'amour le charme n'adouciſſe;
Quand on eſt deux, eſt-il quelque ſupplice?
Son la Trimouille, à ce diſcours charmant,

Tombe à ſes pieds, & s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.
Le Confeſſeur, ayant touſſé deux fois,
Leur dit : Meſſieurs, j'étais jeune autrefois :
Ce temps n'eſt plus ; & les rides de l'âge
Ont ſillonné la peau de mon viſage ;
Que puis-je ? hélas ! je ſuis par mon emploi
Dominicain & Confeſſeur du Roi :
Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se leve, & dit : Eh bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les Priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu de ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au Chancelier la Geoliere alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal
D'un goût tout neuf & fort original.

NOTES

DU VINGTIEME CHANT.

a) *Le Pédant Larchet, Mazarinier ridicule, homme de College, qui dans un livre de critique, aſſure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les Dames ſe proſtituaient dans le Temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient Sodomites.*

b] *Voilà comment il convient de parler du Diable, & de tous les Diables qui ont ſuccédé aux Furies, & de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que Satan, Belzébuth, Aſtaroth, n'exiſtent pas plus que Tiſiphone, Alecton & Mégere. Le ſombre & fanatique Milton, de la ſecte des indépendans, déteſtable Secré-*

taire en langue Latine du Parlement, nommé le Croupion, & déteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'Enfer, & peindre le Diable déguiſé en Cormoran & en crapaud ; & faire tenir tous les Diables en Pygmées dans une grande ſalle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuſes, abſurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouïr.

e) Bernard, Auteur de l'Opéra de Caſtor & Pollux, & de quelques piéces fugitives, a fait un art d'aimer comme Ovide ; mais cet ouvrage n'eſt pas encore imprimé.

d] C'eſt l'âne de Silène qui eſt aſſez connu ; on tient qu'il ſervit de trompette.

e] L'âne d'Apulée ne parla point ; il ne put jamais prononcer que oüi & non ; mais il eut une bonne fortune avec une Dame, comme on peut le voir dans l'Apuleius en deux volumes in-4°. cum notis ad uſum Delphini. *Au reſte, on attribua de tout temps les mêmes ſentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'I-*

liade & dans l'Odyſſée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Eſope, &c.

f] *Les Hérétiques doivent ſavoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de ſon manteau.*

g) *Saint Roch, qui guérit de la peſte, eſt toujours peint avec un chien, & Saint Antoine eſt toujours ſuivi d'un cochon.*

h) *Lèda ayant donné ſes faveurs à ſon cygne, accoucha de deux œufs.*

i] *Paſiphaé, amoureuſe d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phylire eut d'un Cheval le Centaure Chiron, Précepteur d'Achille: ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval; notre Auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques Doctes ne ſoient de ſon avis.*

CHANT XXI.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frere Lourdis. Belle conduite de la diſcrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi Charle VII.

MON cher Lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens:
L'un a des traits, dont la douce piquure
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même inſtant.

liade & dans l'Odyſſée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Eſope, &c.

f] *Les Hérétiques doivent ſavoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de ſon manteau.*

g) *Saint Roch, qui guérit de la peſte, eſt toujours peint avec un chien, & Saint Antoine eſt toujours ſuivi d'un cochon.*

h) *Lèda ayant donné ſes faveurs à ſon cygne, accoucha de deux œufs.*

i] *Paſiphaé, amoureuſe d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phylire eut d'un Cheval le Centaure Chiron, Précepteur d'Achille: ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval; notre Auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques Doctes ne ſoient de ſon avis.*

CHANT XXI.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frere Lourdis. Belle conduite de la diſcrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi Charle VII.

Mon cher Lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens:
L'un a des traits, dont la douce piquure
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même inſtant.

Dans les cinq ſens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le viſage,
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé,
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'éleve, échappe, & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces deſirs dont l'excès vous pourſuit.
Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez ſouillé la gloire,
Vils Ecrivains qui du menſonge épris
Falſifiez les plus ſages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour ſon Griſon ſentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, [a
Vous inſultez ſon ſexe & ſa vertu!
D'écrits honteux compilateurs infâmes,
Sachez qu'on doit plus de reſpect aux Dames.
Ne dites point que Jeanne a ſuccombé :
Dans cette erreur nul Savant n'eſt tombé ;
Nul n'avança des fauſſetés pareilles ;
Vous confondez & les faits & les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles ;
Reſpectez l'âne & ſes faits éclatans ;
Vous n'avez pas ſes fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle en cette occaſion

Vit d'un regard de ſatisfaction
Les feux nouveaux qu'inſpirait ſa perſonne;
C'eſt vanité qu'à ſon ſexe on pardonne,
C'eſt amour-propre & non pas l'autre amour.
Pour achever de mettre en tout ſon jour
De Jeanne d'Arc le luſtre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du Diable,
Aux fiers tranſports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre Amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eſt le Bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain deſir de plaire;
Cette paſſade, innocente & légere,
Ne trahit point de fideles amours.
C'eſt dans l'hiſtoire une choſe avérée
Que ce Héros, ce ſublime Dunois
Etait bleſſé d'une flêche dorée
Qu'amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toujours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe;
Il aimait trop & l'Etat & le Roi,
Leur intérêt fut ſa premiere loi.
O Jeanne! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis & tes appas.

Semblable au chien courageux & fidele,
Qui reſiſtant à la faim qui l'appelle
Tient la perdrix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des temps où le ſage s'oublie.
C'était ſans doute une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'amour.
C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon Héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe :
C'en était fait, lorſque ſon doux Patron
Du haut du Ciel détacha ſon rayon.
Ce rayon d'or, ſa gloire & ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure,
Quand il chercha par ſes ſoins vigilans
Un pucelage aux remparts d'Orléans,
Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria : Cher Bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas temps, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu ſous qui le Breton tremble,

Ait du pays chaſſé l'Uſurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.
A ce propos le Bâtard s'adoucit,
Il écouta l'Oracle & ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur & doux hommage,
Modeſtement; & lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tel qu'un frere en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs deſirs tous deux ils ſe contintent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très-ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.
Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême.
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés; mais plus hardis que fins.
O Dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal, tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Betfort & ſon expérience,
Ce que Talbot & ſa rare vaillance
Ne purent faire, amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flêches honnêtes
Le cœur de Jeanne; il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre Préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante

Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot & ſes fieres cohortes
Avaient briſé les remparts & les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix:
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reſſemblait au grand Dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, & Bellone, & le ſort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La Préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon Amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du fond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu,
La Préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée
Madame Audou [b] dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait *Baron*, cet immortel Acteur,
D'un

D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.
Chez la Louvet, vous ſavez que le Diable
Etait entré ſans ſe rendre importun;
Et que le Diable & l'Amour, c'eſt tout un:
L'Archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette & les traits de Suſon,
Qui dès long-temps ſervait dans la maiſon,
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coëffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent un rendez-vous,
L'un pour ſa Dame, & puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle
Tint ce diſcours à notre groſſe Belle.
Vous connaiſſez mes talens & mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur;
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand Couſin eſt de garde ce ſoir,
En ſentinelle à certaine Poterne;
Là, ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui, mon grand Couſin eſt ſage,
Il vous fera très-bien votre meſſage.
La Préſidente écrit un beau billet,

Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les deſirs & la flamme.
On voyait bien que le Diable dictait.
Le grand Talbot habile, ainſi que tendre,
Au rendez-vous fit ſerment de ſe rendre.
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaiſirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au ſaut du lit,
Il ne fit plus qu'un ſaut à la victoire.
Il vous ſouvient que le frere Lourdis
Fut envoyé par le grand Saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre ſervice.
Il était libre & chantait ſon Office,
Diſait ſa Meſſe, & même confeſſait.
Le preux Talbot ſur ſa foi le laiſſait,
Ne jugeant pas qu'un ruſtre, un imbécille,
Un Moine épais, excrément du Couvent,
Qu'il avait fait feſſer publiquement,
Pût traverſer un Général habile.
Le juſte Ciel en jugeait autrement.
Dans ſes décrets il ſe complaît ſouvent
A ſe moquer des plus grands perſonnages.
Il prend les ſots pour confondre les ſages.
Un trait d'eſprit venant du Paradis
Illumina le crâne de Lourdis ;
De ſon cerveau la matiere épaiſſie
Devint légere, & fut moins obſcurcie ;
Il s'étonna de ſon diſcernement.

Las ! nous penſons, le bon Dieu ſait
comment !
Connaiſſons-nous quel reſſort inviſible
Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible ?
Connaiſſons-nous, quels atômes divers
Font l'eſprit juſte, ou l'eſprit de travers ?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain chargé d'un froid poiſon
Forme un Therſite, un Zoïle, un Fréron ?
Un Intendant de l'Empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore ;
La cauſe en eſt au doigt du Créateur ;
Elle eſt cachée aux yeux de tout Docteur.
N'imitons pas leur babil inutile.
Lourdis d'abord devint très curieux,
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir vers la ville
Des cuiſiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis,
Truffes, jambons, gelinotes, perdrix ;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (c) dans ſes caveaux
bénits.
Vers la Poterne on marchait en ſilence,
Lourdis alors fut rempli de ſcience,
Non de Latin, mais de cet art heureux,
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.

Il fut doué d'une douce façonde,
Devint accort, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde;
Le Moine, enfin, le plus Moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout temps ſes pareils
De la cuiſine entrer dans les Conſeils;
Brouillons en paix, intriguans dans la guerre,
Regnant d'abord chez le groſſier bourgeois
Puis ſe gliſſant au cabinet des Rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits & tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges ou ſerpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mene au Royal quartier;
En ſon eſprit roulant ce grand myſtere,
Il va trouver Boniſoux ſon confrere.
Dom Boniſoux en ce même moment,
Sur les deſtins rêvait profondément:
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins & les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, & le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe & l'admire,
Il en ſuit l'ordre: il ſait qu'un rendez-vous,
Peut renverſer ou ſauver un Empire.

Le Confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un Page,
D'un Page Anglais : ſur-tout il enviſage
Les murs tombés du Mage Hermaphrodix.
Ce qui ſur-tout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.
Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la Royale amie.
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le Roi. Puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la Poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême,
Suivre Talbot, & le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire
Au grand Roi Charle. Ah! mon Révérend pere,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le Roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi?
Je n'en ſais rien; je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah! qu'ils ſont fortunés,
Ceux qui pour vous ſeront un jour damnés!

Agnès reprit : Moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, & de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : Autiez-vous par haſard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe ?
Le Moine noir l'entendit finement ;
Oui, je l'ai vu, dit-il, il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage ; & prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mene avant nuit cloſe
Au cabinet de ſon cher Suzerain.
Lourdis y fit un diſcours plus qu'humain.
Le Roi Charlot qui ne le comprit guere,
Fit aſſembler ſon Conſeil ſouverain,
Ses Aumôniers, & ſon Conſeil de guerre.
Jeanne au milieu des Héros ſes pareils,
Comme au combat, aſſiſtait aux Conſeils.
La belle Agnès d'une façon gentille
Diſcretement travaillait à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du Roi Charle étaient toujours ſuivis.
On propoſa de prendre avec adreſſe
Sous les remparts Talbot & ſa Maîtreſſe.
Tels dans les Cieux le Soleil & Vulcain
Surprirent Mars avec ſon Aphrodiſe : (d
On prépara cette grande entrepriſe
Qui demandait & la tête & la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche & pénible & ſavante,
Effort de l'art que dans l'hiſtoire on vante.

Entre la ville & l'armée on paſſa.
Vers la Poterne enfin on arriva.
Talbot goûtait avec ſa Préſidente
Les premiers fruits d'une union naiſſante,
Se promettant que du lit aux combats
En vrai Héros il ne ferait qu'un pas.
Six Régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes Guerriers dès la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,
Bâillaient encor & ſe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!
Jeanne & Dunois, & la brillante élite
Des Chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déja ſous les murs d'Orléans
Les longs foſſés du camp des Aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette Oraiſon:
» Toi qui daignas à ma faibleſſe obſcure
» Dans Domremy confier cette armure,
» Sois le ſoutien de ma fragilité;
» Pardonne-moi, ſi quelque vanité

» Flatta mes ſens, quand ton âne infidele
» S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
» Mon cher Patron, daignes te ſouvenir
» Que c'eſt par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées,
» Qui polluaient des Nonnes affligées.
» Un plus grand cas ſe préſente aujourd'hui.
» Je ne puis rien ſans ton divin appui.
» Prêtes ta force au bras de ta ſervante;
» Il faut ſauver la patrie expirante;
» Il faut venger les lys de Charle ſept
» Avec l'honneur du Préſident Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête;
» Ainſi le Ciel te conſerve la tête!
Du haut du Ciel Saint Denis l'entendit.
Et dans le camp ſon âne la ſentit:
Il ſentit Jeanne: & d'un battement d'aîle,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſédé du Démon;
Je m'en repens: il pleure, il la conjure
De le monter; il ne ſaurait ſouffrir
Que ſous ſa Jeanne une autre oſe courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile âſine.
Au Pénitent ſa grace elle accorda,
Feſſa ſon âne, & lui recommanda
D'être à jamais plus diſcret & plus ſage.
L'âne le jure, & rempli de courage,

Fier de ſa charge, il la porte dans l'air.
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.
Dans ſon croiſſant de la nuit la couriere
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumiere.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue;
La troupe fuit égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charle ſe voit le plus heureux des Rois.
Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés
Tombent en foule, & par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyere enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur:
Jeanne d'en haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire;
Dunois aſſomme: & le bon Charle tire,
A ſon plaiſir, tout ce qui fuit de peur.
Le beau Talbot tout enivré des charmes
De ſa Louvet, & de plaiſirs rendu
Sur ſon beau ſein mollement étendu,
A ſa Poterne entend le bruit des armes:
Il en triomphe; il diſait à part ſoi:
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.

Il s'applaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.
Dans cet eſpoir Talbot encouragé
Donne à ſa Belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un Ecuyer qui toujours le ſuivait.
Grand confident & rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant Héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut ſa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main.
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cens Français entrent par la Poterne:
Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français crient: *Vive le Roi*;
A boire, à boire; *avançons, marche à moi.*
A moi Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier, les voilà; tire, tue.
Talbot remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa Poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe attaquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il eſt Anglais; l'Ecuyer le ſeconde:
Talbot & lui combattaient tout un monde.
Tantôt de front, & tantôt dos à dos,

De leurs Vainqueurs ils repouſſent les flots ;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Céde aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne & Dunois priſerent ſa vertu.
Ils vont tous deux de maniere engageante
Au Préſident rendre la Préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toujours, ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.
Du haut des Cieux Denis applaudiſſait ;
Sur ſon cheval Saint George frémiſſait ;
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le Roi qu'on mit au rang des Conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit la fiere & tendre Jeanne,
Ayant au Ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ſerment accompliſſant les loix,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais ! elle eſt Pucelle !*

Fin du vingt-unieme Chant.

VARIANTES DU VINGT-UNIEME CHANT.

Ce Chant étant entiérement changé, nous le donnons tel qu'il eſt dans l'Édition de XXIV Chants, où il eſt le vingt-quatrieme ou dernier Chant.

La Préſidente Louvet devient folle d'amour pour le Sire Talbot : & la Pucelle pour l'Ane de Denis.

Je dois conter quelle terrible ſuite
De Conculix eut l'infâme conduite;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel ſecours étrange & ſalutaire
Sut procurer notre Révérend Pere
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidele
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le ſiége d'Orléans
Où s'exerimaient tant de fiers Combattans,
Eſt le grand point qui tous nous intéreſſe.

O Dieu d'amour ! ô puiſſance ! ô faibleſſe !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Betfort & ſon expérience,
Ce que Talbot & ſa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, Lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps & haſardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
En te jouant dans la triſte contrée,
Où cent Héros combattaient pour deux Rois,
Ta douce main bleſſa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flêche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce ſiege mémorable,
Dans une treve, hélas ! trop peu durable.
Il conféra, ſoupa paiſiblement
Avec Louvet, ce grave Préſident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente,
De faire auſſi ſouper la Préſidente.
Madame était un peu collet-monté.
L'Amour ſe plut à dompter ſa fierté.
Il hait l'air prude, & ſouvent l'humilie.
Il dérangea ſa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La Préſidente en cette occaſion
Gagna Talbot & perdit la raiſon.
Vous avez vu la fatale eſcalade,

L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot & ſes fieres cohortes
Avaient briſé les remparts & les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand Dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, & Bellone & le ſort
Arment ſon bras, Miniſtre de la mort.
La Préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu.
La Préſidente en était tout en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait Baron ; cet immortel Acteur ;
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tous bas ſa voix à ſes accens,

Et recevait l'amour par tous les ſens.
N'en pouvant plus, la belle Préſidente
Dans ſon accès dit à ſa confidente :
Cours, ma Suſon, vole, va le trouver:
Dis-lui, dis-lui, qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais lui dire,
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre;
Et que s'il eſt un digne Chevalier,
Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.
La Confidente envoie un jeune Page,
C'était ſon frere, il fait bien ſon meſſage;
Et ſans tarder ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet, & forcent le logis.
On entre; on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, & peinte & requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enleve, on la fait diſparaître
Par les chemins dont Talbot eſt le maître.
Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant eſſuyé d'allarmes,
Voulut, le ſoir, dans les bras de l'amour,
Se conſoler du malheur de ſes armes.
Tout vrai Héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, ſoupe avec ſa Maîtreſſe.
Site Talbot, qui n'eſt point abattu,
Attend chez lui l'objet de ſa tendreſſe.
Tout était prêt pour un ſouper exquis;
De gros flacons à panſe ciſelée,

Ont rafraîchi dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ſes caveaux bénits;
A l'autre bout de la ſuperbe tente,
Eſt un ſopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très proprement orné,
A deux chevets, à doſſier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aiſe.
Sire Talbot vivait à la Françaiſe.
Son premier ſoin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait ſu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de ſon Amante:
Il la demande; on vient: on lui préſente
Un monſtre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ſes patins.
D'un rouge vif ſes paupieres bordées
Sont d'un ſuc jaune en tout temps inondées;
Un large nez au bout tors & crochu
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot crut voir la Maîtreſſe du Diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la ſœur du gros Monſieur Louvet,
Qu'en ſon logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire & de plaiſir crévait,
Se pavanant de ſe voir enlevée.
La Préſidente en proie à la douleur
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe
Se déſolait de ſa triſte mépriſe;
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur.

L'amour déja troublait ſa fantaiſie.
Ce fus bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits;
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut; ſes ſens furent charmés:
Les yeux en feu: » par Saint Denis! dit-elle,
» Eſt-il bien vrai, Monſieur, que vous m'aimez?
» Si je vous aime! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne? » oui, mon cœur vous adore.
» Ciel! que je fus jaloux du Cordelier!
» Qu'avec plaiſir je ſervis l'Ecuyer,
» Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
» Où s'emportait la bête monacale!
» Mais que je ſuis plus jaloux mille fois
» De ce Bâtard, de ce brutal Dunois!
» Ivre d'amour, & fou de jalouſie,
» Je tranſportai Dunois en Italie.
» Las! il revint; il vous offrit ſes vœux:
» Il eſt plus beau, mais non plus amoureux.
» O noble Jeanne! ornement de ton âge!
» Dont l'univers vante le pucelage,
» Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur?
» Ce ſera moi, j'en jure par mon cœur.
» Ah! ſi le Ciel en m'ôtant mes ânelles
» Te réſerva mes plus pures careſſes,

» Si toujours doux, toujours tendre & discret,
» Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret,
» De mes desirs si Jeannette est flattée,
» Si pénétré du plus ardent amour
» Je te préfere au céleste séjour,
» Et si mon dos tant de fois t'a portée,
» Tu pourras bien me porter à ton tour. »
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colere;
Et cependant son grand cœur en secret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame si grossiere.
Vers son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraie, & se condamne.
Puis se rassure, & puis lui dit: » Bel Ane!
» Vous concevez un chimérique espoir:
» Respectez plus ma gloire & mon devoir;
» Trop de distance est entre nos especes;
» Non, je ne puis approuver vos tendresses.
» Gardez-vous bien de me pousser à bout. »
L'Ane reprit: » L'amour égale tout.
» Songez au cygne à qui Léda fit fête
» Sans cesser d'être une personne honnête?
» Connaissez-vous la fille de Minos?
» Un taureau l'aime: elle fuit des Héros,
» Et va coucher avec son quadrupede:
» Sachez qu'un aigle enleva Ganymede,

» Et que Phyllire avait favoriſé
» Le Dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours ; & le Diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Jeanne écoutait : que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille eſt le chemin du cœur ;
L'étonnement eſt ſuivi du ſilence.
Jeanne ébranlée, admire, rêve, penſe.
Aimer un âne & lui donner ſa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des Muletiers & des Héros de France ?
Après avoir, par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne eſt un Amant céleſte,
Il n'eſt Héros ſi brillant & ſi leſte ;
Nul n'eſt plus tendre & nul n'a plus d'eſprit ;
Il eut l'honneur de porter Jeſus-Chriſt ;
Il eſt venu des plaines éternelles ;
D'un Séraphin il a l'air & les aîles ;
Il n'eſt point là de beſtialité ;
C'eſt bien plutôt de la Divinité.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondaient ſa tête.
Ainſi l'on voit ſur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Auſtrales,

L'autre ſifflant des plaines Boréales
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux Cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée;
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît ſortir.
Notre Amazone eſt ainſi tourmentée.
L'Ane eſt preſſant, & la belle agitée
Ne put tenir dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelerent;
Son cœur s'émut: tous ſes ſens ſe troublerent:
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du Harangueur le redoutable geſte
Était ſurtout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée!
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée!
Ses yeux pourtant regardaient par en bas:
Elle étalait ſes robuſtes appas:
De ſon cul brun les voûtes s'éleverent,
Et ſes genoux ſous elle ſe plierent.
Tels on a vu Thibouville & Villars,
Imitateurs du premier des Céſars,
Tout enflammés du feu qui les poſſéde,
Tête baiſſée attendre un Nicoméde,

Et ſeconder par des fréquens écarts
Les vaillans coups de leurs laquais Picards.
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les Anes & les Dieux,
Son arc en main, planait au haut des Cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
Serrant la feſſe & tortillant le cu,
Brûler des feux dont ſon amant pétille,
Hâter l'inſtant de ceſſer d'être fille,
Et du ſatin de ſon croupion charnu,
De ſon Baudet preſſer l'inguen à cru.
Déja trois fois la défunte Pucelle
Avait ſenti dans ſon brûlant manoir
Jaillir les eaux du céleſte arroſoir:
Et quatre fois la terrible alumelle
Juſques au vif ayant percé la Belle,
Jeanne avait vu, car bien ſentir c'eſt voir,
Du grand braſier qui couve au dedans d'elle
Naître & mourir mainte & mainte étincelle.
Quand tout-à-coup on en entend une voix:
Jeanne! accourez, ſignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes,
On va combattre, & déja nos Gendarmes
Avec le Roi commencent à ſortir:
Habillez-vous, eſt-il temps de dormir?
C'était la belle & jeune Dorothée,

De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du ſommeil
Venait la voir & hâter ſon réveil.
Ainſi parlant à la Belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le *duo* dans le fort des exploits,
Et ſe ſigna de honte par trois fois.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les Dieux, ce cocu de Vulcain,
Sous le Dieu Mars la fit voir toute nue.
Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
Vous avez vu, ma fille, un grand myſtere,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le Roi :
Si l'apparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchée, & vous ſautez vous taire.
De l'amitié je ſais remplir les droits ;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence ;
Cachez ſurtout cette affaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots, elle ſauta du lit,
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte & changea de chemiſe
Son corſelet & ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec pleine franchiſe :
» En vérité, Madame, mon eſprit

» Ne connaît rien à pareille aventure ;
» Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
» Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
» J'en ſuis atteinte, & mon malheur m'apprit
» A pardonner des faibleſſes aimables.
» Oui, tous les goûts ſont pour moi reſpectables.
» Mais j'avouerai que je ne conçois pas,
» Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras
» Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
» Aux vils devoirs qu'un Ane peut vous rendre ?
» Comment on peut ſoutenir l'appareil
» De l'attitude aptée à cas pareil ?
» Comment on n'eſt d'avance conſternée,
» Épouvantée, abymée, étonnée
» De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
» Pour donner place à la groſſeur outrée,
» Longueur, raideur, force déméſurée
» De l'inſtrument qui doit vous déchirer
» Pour de droit fil en plein vous perforer ?
» Comment enfin on peut ſans réſiſtance,
» Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
» S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
» Que d'aſſouvir le deſir ſi profane
» De préférer au beau Dunois un Ane,
» Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter ?
» Vous en goutiez pourtant, la belle Dame :

» Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de
flamme.
» Certes, en moi la nature patit;
» Je me connais; je ſerais alarmée
» D'un tel galant. » Jeanne alors repartit
En ſoupirant : » *Ah! s'il t'avait aimée!*

POSTFACE
DE L'AUTEUR.

C'est par ces vers, enfans de mon loisir,
Que j'égayais les soucis du vieil âge :
O don du Ciel ! tendre Amour ! doux desir !
On est encore heureux par votre image :
L'illusion est le premier plaisir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de *Jeanne* & de *Dunois*,
Me consoler de la jalouse rage,
Des faux mépris, des cruautés des Rois ;
Des traits du sot, des sottises du sage :
Mais quel Démon me vole cet ouvrage ?
Brisons ma lyre : elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits.
Lecteur ! ma *Jeanne* aura son pucelage,
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

NOTES
DU VINGT-UNIEME CHANT.

a) L'AUTEUR du Teſtament du Cardinal Albéroni, & de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle, avec des vers de ſa façon, qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un Capucin défroqué, qui ſe réfugia à Lauſanne & en Hollande, où il fut Correcteur d'Imprimerie.

b] On ſent bien qu'ici le nom de Madame Audou, eſt ſubſtitué au nom d'une grande Dame de la Cour, qui, en effet, avait eu de la paſſion pour Baron le Comédien.

c) Il y a dans Cîteaux & dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle Relique du Couvent.

d] Aphrodiſe eſt le nom Grec de Vénus : cela ne veut dire qu'écume. Mais que les noms Grecs ſont ſonores ! que cette écume eſt une belle allégorie ! Voyez Héſiode. Vous ne douterez pas que les anciennes Fables ne ſoient ſouvent l'emblême de la vérité.

FIN.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
Sur les premieres éditions de ce Poëme.

MESSIEURS,

JE crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piece de théâtre à *Paris*, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un Ouvrage? on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens, comme on peut; on remplit les vuides au haſard; & on donne hardiment, ſous le nom de l'Auteur, un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer.

C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire Univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, & où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniere, quelques fragmens informes & falſifiés, des *mémoires* que j'avais amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet, qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les copies manuſcrites, qu'on m'en a envoyées de *Paris*, ſont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre Société & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet Ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à *Francfort*, quoiqu'il ſoit annoncé de *Louvain*, & l'on vient d'en donner en *Hollande* deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere.

Cet abus de nous attribuer des Ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modele, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer. Lorſque des hommes, comme vous, élevent leur voix pour réprouver tous ces Ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez, eſt bientôt déſabuſé. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

RÉPONSE DE L'ACADÉMIE.

L'ACADÉMIE eſt très ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives & défigurées, dont vous vous plaignez: c'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les Lecteurs capables de ſentir le mérite de vos Écrits, ne vous attribueront jamais les Ouvrages que l'ignorance & la malice vous imputent, & que tous

les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'Académie, je vous prie d'être perſuadé, &c.

Duclos, Secrétaire.

MVSEVM BRITANNICVM

TABLE DES CHANTS

Contenus dans la ſeconde & derniere Partie.

CH. XI. *LES Anglais violent le Couvent. Combat de Saint George, &c.* Page 1.
CH. XII. *Monroſe tue l'Aumônier, &c.* 23
CH. XIII. *Sortie du Château de Cutendre, &c.* 41
CH. XIV. *Comment Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée, &c.* 69
CH. XV. *Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, &c.* 87
CH. XVI. *comment S. Pierre appaiſa S. George & S. Denis, &c.* 133
CH. XVII. *Comment Charle VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c.* 123
CH. XVIII. *Diſgrace de Charle, & de ſa troupe dorée.* 151
CH. XIX. *Mort du brave & tendre la Trimouille, &c.* 171
CH. XXI. *Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable, &c.* 211

Fin de la Table du ſecond & dernier Chant.